

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année



SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE	LOT D'ORDRE: SUPPLIQUE À NOS DÉPUTÉS FÉDÉRAUX	129
ANTONIO PERRAULT	L'ENNEMI DANS LA PLACE: L'INDIFFÉRENTISME NATIONAL	130
* * *	M. ERNEST LAPOINTE	145
ABBÉ F. CHARBONNIER	"COUPS DE SCALPEL"	150
ADÉLARD DUGRÉ, S. J.	MGR LAFLÈCHE, (LE PATRIOTE)	162
MARIE-CLAIRE DAVELUY	PAROLES D'ADIEU	173
DR ALPHONSE LESSARD	LE CAPITAL "SANTÉ"	181
JACQUES BRASSIER	LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE	185
LIBRE	LA LIBRAIRIE DE L'ACTION FRANÇAISE.	193
* * *	PARTIE DOCUMENTAIRE: LE CREUSAGE DU SAINT-LAURENT	191

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE: EST 1369

MONTRÉAL

Canadiens - Français

Soyons fiers de nos institutions

NOS EPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

“La Sauvegarde”

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de seize millions d'assurance en force.

Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice “LA SAUVEGARDE”

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

L'Action française est l'organe de la “Ligue d'Action française”, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont: M. l'abbé Philippe Perrier, président; MM. Anatole Vanier, avocat, secrétaire général, Louis Hurtubise, ingénieur civil, M. l'abbé Lionel Groulx, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur Laurendeau, professeur, Antonio Perrault, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.



Nos Canadiens d'autrefois

Tel est le titre d'un superbe album
des 12 principales compositions
d'Edmond J. Massicotte.

Un artiste du terroir. Qui n'a depuis
vingt ans fait connaissance avec les des-
sins de cet artiste si consciencieux ?

Un superbe album. C'est pour répondre
à la sollicitation d'un grand nombre d'a-
mateurs que Monsieur Massicotte a décidé
de réunir en un Album de grand luxe les
principales de ses compositions illustrant
notre vie nationale.

Collaborateurs distingués. Des écrivains
canadiens de renom ont été requis de dé-
crire les compositions de cet Album: ce
texte placé en regard de chaque tableau
sera orné d'un dessin original de l'artiste.

Tirage limité. Cet Album étant tiré à
un nombre limité de copies, les amateurs
feront bien de s'assurer leur exemplaire.
Le prix de cet ouvrage est fixé à \$5.00.

Grand luxe. L'édition de cet Album a
été confié à la Librairie Granger Frères.
Cet Album, format $12\frac{1}{2}$ x $16\frac{1}{2}$ pouces et
édité sur papier de grand luxe, aura 52
pages et sera relié genre amateur, dos et
coins toile de luxe, plats papier fantaisie,
titré ou sur plat.

GRANGER FRÈRES

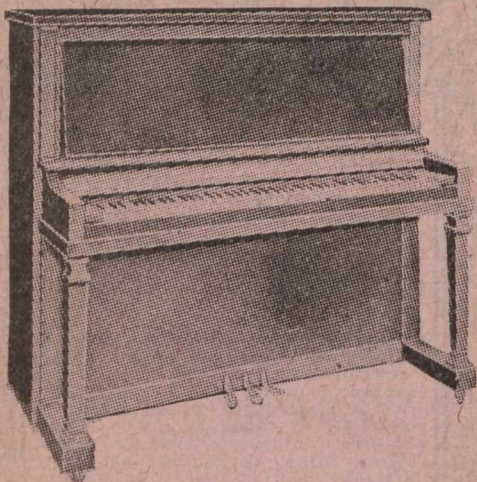
Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LE PIANO PRATTE

ARTISTIQUE-DURABLE
LE CHOIX DES ARTISTES



MODÈLE D'ARTISTE

Le piano Pratte est toujours fabriqué par M. Antonio Pratte, qui en est l'inventeur et le fabricant.

Il est le piano officiel des principales maisons d'enseignement.

Il est reconnu comme le meilleur par des artistes de réputation mondiale, tels que : Guilmant, Bourgault-Ducoudray, Plançon, Gigout, Staub, Lachaume, Lamoureux, Albani, Letondal, Laliberté, Victoria Cartier, etc., etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

J. Donat Langelier
LIMITEE

366-368 Est, rue Ste-Catherine, Montréal

Le plus grand magasin du genre au Canada.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

HORLOGERIE

Notre maison se recommande pour son service d'Horlogerie, tant pour la variété de l'assortiment qu'elle offre à sa clientèle, que pour les soins méticuleux qu'elle apporte à la réparation des montres et des horloges. Ce travail est confié à des ouvriers experts, sous la surveillance d'un chef averti, connaissant à fond tous les secrets de son art.

Lorsqu'il y a lieu de remplacer une partie du mouvement, nous n'employons que des pièces de qualité identique à celles que nous avons enlevées. D'où il suit que la valeur intrinsèque d'une montre ne subit aucune altération quand elle passe par notre atelier.

Notre outillage perfectionné est muni des appareils de précision les plus récents. Nous sommes en mesure de réparer les chronomètres les plus compliqués, de même que les mécanismes d'horloge de haute précision. A ce service s'ajoute celui du réglage des horloges à domicile.

A moins d'être du métier, l'acheteur d'une montre ne saurait imaginer la variété des mouvements qui se fabriquent aujourd'hui. Il y a des fabricants qui s'ingénient à perfectionner le mécanisme des montres: ce sont nos fournisseurs privilégiés. Mais il y en a d'autres, en plus grand nombre, qui visent à abaisser le prix de revient du mécanisme, sans égard à la qualité du matériel employé. Ils arrivent parfois à donner à leur produit l'apparence d'un bon mouvement, voire même une certaine précision. Toutefois les défauts de fabrication ne tardent pas à paraître, et une montre de ce genre est plutôt nuisible qu'utile à son propriétaire.

Ces quelques remarques suffisent à démontrer l'importance de s'adresser à une maison de confiance pour l'achat d'une montre, fût-elle d'un prix modique.

Notre maison vous fournit un service complet d'Horlogerie. Qualité considérée, il ne vous en coûte pas plus qu'ailleurs, souvent moins, et vous avez la certitude de n'être pas trompé.

SCOTT & BOUSQUET FRERES,

LIMITEE

479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'Action française

Service d'édition

Nous finançons les auteurs

Service de renseignements

L'Action Française, revue d'idée
L'Almanach, encyclopédie nationale

Service de Librairie

Bibliothèque de l'Action Française
Canadiana
Nouveautés françaises
Les bons Romans
Cartes postales
Divers

Service de reliures

excellent travail
à bon marché

Service d'impressions

demandez nos prix

Service de propagande

Tout nous est occasion de propagande

C'est pourquoi nous sollicitons l'appui de
tous les esprits bien pensants. C'est pour
la communauté que nous travaillons, que
la communauté le reconnaisse !

L'ACTION FRANÇAISE.

LA COLONISATION

UNE GRANDE OEUVRE NATIONALE—UN APPEL
A TOUS LES HOMMES DE BONNE VOLONTE

De tous les problèmes qui, dans notre province, s'imposent à l'attention publique, il en est un dont personne ne contestera l'importance et qui ne peut manquer d'intéresser tous les bons patriotes : c'est le problème de la désertion des campagnes.

La province de Québec n'échappe malheureusement pas à un phénomène qui est aujourd'hui général.

Parmi les diverses solutions qui peuvent être apportées comme remède à ce malaise, il y a la colonisation.

Le département de la Colonisation dépense chaque année des sommes d'argent considérables pour encourager cette oeuvre essentielle. C'est ainsi qu'il construit les chemins, routes et ponts dont les colons ont besoin. C'est ainsi qu'il accorde un subside très généreux pour la construction des écoles et des écoles-chapelles. C'est ainsi qu'il donne aux colons une prime de défrichement de six dollars par acre.

Malgré sa puissance, l'argent n'a pas un pouvoir illimité et, pour que son effort soit fécond, le ministre de la Colonisation a besoin du concours de tous et il fait appel à toutes les bonnes volontés.

Tout le monde ne peut être colon, mais tout le monde peut contribuer au succès de la colonisation, soit en prêchant le retour à la terre, soit en faisant une incessante propagande en faveur de nos terres neuves, soit en encourageant les jeunes gens à devenir colons, en les dirigeant et en les aidant.

Pour obtenir les renseignements dont on peut avoir besoin, sur les différentes régions de colonisation, on est prié de s'adresser à

L'Honorable M. J.-E. PERRAULT,
Québec.

AUX MESSIEURS DU CLERGE

Bronze - Cuivre - Fer Martelé - Ornemental

Vieux candélabres, chandeliers, encensoirs, etc.
remis à neuf.

NOS CLIENTS SATISFAITS :

La Banque d'Épargne, L'École Polytechnique,
L'Hôtel-Dieu, Les Soeurs Jésus-Marie,
MM. les Sulpiciens, etc., etc.

sont une garantie de la perfection et du bon marché
de notre travail.

Les Ouvrages d'Art en Cuivre Limitée

La seule maison canadienne-française, au Canada
247, rue Sanguinet - Montréal
Est 0143 O. Constantineau, Sec. Rockland 0249

En vente à la LIBRAIRIE DUCHARME

133, rue St-Laurent, Montréal

Des livres qu'on ne trouve plus ailleurs.

- P. de la ROCHEMONTEIX; 1.—*Les Jésuites de la Nouvelle-France au XVIIIème siècle.* 3 vols bro. 1700 pp. franco.....\$7.50
- P. de la ROCHEMONTEIX; 2.—*Relations par lettres de l'Amérique septentrionale 1709-10* — 1 vol. franco\$1.25
- Henri d'ARLES: *Acadie*, 3 vols brochés, défraîchis, franco\$6.50
- Lionel GROULX: *Nos luttes constitutionnelles*, 5 fascicules, franco.....\$1.25

Catalogues sur demande.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

SUPPLIQUE À NOS DÉPUTÉS FÉDÉRAUX

Dans le Droit (9 septembre 1924) Me Philippe Dubois, professeur à l'Université d'Ottawa, nous a fait des révélations stupéfiantes sur le sort infligé à la langue française à l'Exposition impériale de Wembley. Également stupéfiants les renseignements qui se donnent à la même Exposition sur le Canada français dont on nie jusqu'à l'existence.

En apprenant d'aussi tristes choses comment ne pas se dire à part soi que de telles insolences et un tel mépris se méritent toujours un peu! Si dans le monde officiel, nous nous étions toujours souvenus de notre nationalité et de ses droits en ce pays; ces droits, si nous les avons toujours défendus, sans arrogance inutile, mais avec une fermeté jalouse et constante, comme un héritage d'honneur qui doit rester intègre; si la plus petite violation, si le moindre empiètement du rival s'était heurté chaque fois à d'irréductibles oppositions; si nous avons tenu ce rôle, au lieu de tenir l'autre que l'on sait, croit-on qu'à l'Exposition impériale de Wembley une pareille conspiration de silence ou de dénigrement aurait pu être ourdie contre nous?

Une fois de plus nous rappelons à nos députés du parlement fédéral que, de par leur mandat, ils sont les premiers défenseurs des droits de leur langue et de leur nationalité. Ils n'ont rien à gagner en notre province à laisser s'accumuler de pareils dénis de justice. Nous attendons de leur énergie que la langue française connaisse enfin un autre régime dans les services fédéraux. Voudront-ils nous entendre?

L'Action française.

L'INDIFFÉRENTISME NATIONAL

Ce sujet se rattache-t-il à la présente enquête ? Ennemis dans la place et qu'il faut déloger. Il s'agit d'une qualité spirituelle à conquérir ou du moins à développer. Mais l'absence d'une vertu se lie d'ordinaire à la présence d'un vice : chasser celui-ci c'est aider l'autre à naître. De ces poisons dont il faut débarrasser notre organisme, le plus à craindre est bien le virus qui s'attaque à l'existence de notre race et diminue peu à peu en chacun de ses fils le souffle de l'âme nationale.

L'indifférentisme patriotique ou l'anémie du sens national, est un mal à combattre. On le reconnaît au désintéressement envers les choses de notre nationalité, le manque d'esprit et de fierté de race. Il se manifeste dans toutes les classes, à toute occasion, chaque jour.

Avoir un sens national avisé et vigilant, c'est avoir une faculté toujours en éveil sur les exigences de sa nationalité. Cette faculté tient présents à la pensée les caractères propres qui nous distinguent des autres peuples ; elle maintient vives et claires les idées sur lesquelles s'appuie l'attachement à la nation ; elle élève les sentiments qui s'y rapportent et encourage aux sacrifices qu'elle exige. Aptitude de l'âme, force consciente et disciplinée, ce sens national gouverne le citoyen dans l'accomplissement de ses actes privés et publics, les ordonnant tous au bien général de la race. C'est ce sens ou cette faculté qui éclaire constamment un peuple sur sa personnalité, lui fait éviter mille et

une embûche placée sur sa route, discerner les courants de pensée, les façons de sentir et de faire qui lui sont contraires et dommageables.

Si ce sens était chez nous plus profond, mieux averti, que de faux pas évités, que de reculs ou de retards épargnés! Comme il nous serait plus aisé de combattre notre défaut dominant, tendance à l'envie, au dénigrement, à la désunion, source principale de nos faiblesses. Nous souffrons tous de cette insuffisance du sens national. A cause d'elle, nous prodiguons nos faveurs aux gens et aux choses qui sont le plus contraires à notre génie ; nous n'avons que répugnance et mépris pour les hommes, les institutions et les oeuvres les mieux ordonnées selon la pensée de notre race. L'on accorde droit de cité à tous les éléments hétérogènes qui menacent de nous submerger ; et nos traditions sont rejetées dans l'ombre par maints travers importés de l'étranger. Combien sont fiers d'appartenir à des sociétés neutres ou dont l'influence occulte milite contre nos intérêts! Avons-nous fait pénétrer dans nos divers ordres d'enseignement une préoccupation patriotique qui forme vraiment la nouvelle génération selon l'esprit et le coeur de notre nationalité? Et nos littérateurs ne sont-ils pas heureux de faire la moue aux hommes et choses de chez nous, les jugeant vides d'intérêt? Il a fallu des ans, pour ne pas dire un siècle, à découvrir l'importance du facteur économique dans notre survivance et combien aujourd'hui encore nous faisons la portion congrue aux industriels, commerçants, financiers de notre sang qui s'aventurent sur ce terrain!

Quel attachement profond montre notre peuple à sa terre du Québec, berceau de sa race? Pour un

rien, il ferme portes et fenêtres ; il quitte le sol natal et s'en va vers l'incertitude et des difficultés plus grandes de conserver sa foi et sa langue française.

Nos classes professionnelles, nos gens riches et instruits, devraient monter la garde devant notre âme latine et catholique. Leur instruction, leur rang social, leur influence leur assignent ce poste. Et pourtant ils introduisent chez nous, tous les premiers, les êtres, les moeurs, les coutumes, les modes qui déforment le génie national. Quel entrain manifestent nos classes professionnelles, gens riches ou instruits, à aider les mainteneurs de nos traditions religieuses et nationales, à seconder les mouvements nécessaires à la conservation de notre patrimoine spirituel ? Nos hommes d'affaires, en particulier, profitent du récent réveil patriotique ; ils le jugent utile à remplir leur caisse, mais refusent aux oeuvres qui le soutiennent une approbation publique et leurs deniers.

Voyez la situation de la langue française. Les provinces anglaises et les hauts fonctionnaires fédéraux ne sont pas les seuls à lui faire une guerre ouverte ou cachée. Même dans le Québec il faut défendre ses droits, lui gagner la sympathie de maints éducateurs, élargir sa place dans certaines écoles, lui faire ouvrir les portes de grosses compagnies, batailler pour que ses vocables apparaissent sur les formules ou les enseignes. Le comble, c'est que les gros bonnets, les maîtres en haut lieu, loin de souffrir de pareil affront, trouvent inopportunes les revendications que font entendre en ce domaine quelques sentimentelles de la race. Comme il les juge encombrants extrémistes !

Anémie du sens national et qu'il faut encore plus déplorer chez les dirigeants de la société que chez leurs suivants. Ici, comme en d'autres pays, les idées obscures et les sentiments amorphes du public s'encadrent dans les mille petits détails des jours. Ses actions, les petits faits de son existence ne seront conformes au génie national que s'il est soutenu, aidé, stimulé. Né catholique et français, notre peuple reste fidèle à cette double origine. Il suivra cette voie. L'on n'entrevoit pas la commotion même violente qui l'en ferait sortir. Mais le paysan, surtout l'ouvrier des villes, peuvent laisser s'effriter, par insouciance, par assoupissement, par un lent envahissement de la mer anglo-saxonne, l'îlot catholique et français qu'ils forment au nord de l'Amérique. La direction, l'éveil, l'entraînement doivent leur être donnés non seulement par une minorité agissante, des individualités fortes, mais aussi par tous ceux qui sont censés le guider, autorités religieuses, civiles, sociales. Notre peuple est dérouté par l'attitude de ces autorités sur le terrain national ; elles tâtonnent trop souvent ; elles ne peuvent ou ne savent prendre, à l'improviste, subitement, comme d'instinct, la décision commandée par le sens de la race. Cette attitude vacillante est due à un manque de vision, à une crainte exagérée, à un défaut d'énergie. On n'a point une conscience claire de nos origines ni la vue nette du but poursuivi, de la mission que Dieu paraît réserver à notre peuple. On redoute de déplaire aux Anglo-Canadiens en affichant un attachement profond aux choses de notre nationalité. L'habitude de feutrer nos pas, de baisser le ton, nos tentatives de concilier, d'amadouer, ont amoindri no-

tre énergie à la résistance et à la lutte, vertu première des minorités.

“Notre premier devoir envers notre race c'est d'en être”, rappelait naguère M. l'abbé Lionel Groulx. Trop souvent nous ne paraissions pas en être. Un sens national mieux éclairé et plus vif empêchera cette abdication.

*
* *

Cette insuffisance de pensée et d'action, dans le champ national, s'explique. Elle est produite par des causes générales, d'ordre historique et politique, par des causes spéciales reliées aux conditions de vie de certaines classes de notre société.

Le sens national est né et s'est maintenu à côté de l'idée de patrie. Il s'est rarement confondu avec elle ; le plus souvent il s'en est écarté. Patriotisme désigna ici l'effort que soutint notre peuple pour conserver son âme catholique et française. L'on nomma “les patriotes” les meneurs de la révolte de 1837.

Le sentiment national, en dépit de ses affinités avec le patriotisme, amour de la patrie considérée comme Etat, ne se confond pas avec lui ; la patrie ne coïncide pas toujours avec la nation. C'est là l'enseignement de l'histoire et de l'usage. Ce fut notre cas. Recherchez la réponse qu'auraient faite les Canadiens français, durant les trois derniers siècles, à cette question : “Quelle est votre patrie” ? Quelle réponse même aujourd'hui lui donneraient-ils ? Comment se traduit chez eux l'idée de patrie ? Provoque-t-elle les manifestations spontanées, les expressions passionnées que l'on constate chez d'autres peuples ? Réalise-t-elle l'union des cœurs, des esprits, des volontés ? Le sen-

timent patriotique existe, mais, incertain sur son objet, il est faible et imprécis. On lui retrouve une base naturelle, physiologique ou physique: l'instinct qui nous pousse à maintenir une collectivité nécessaire au développement des individus et au progrès de la société. Mais retrouve-t-on ici, à l'état simple, les autres éléments de l'idée de patrie, par exemple, le fondement historique et mystique, selon la division qu'en donnait Ferdinand Brunetière?

Au cours de notre histoire l'idée de patrie apparaîtrait trouble et incertaine. De 1608 à 1760, dix mille colons environ débarquent sur les rives laurentiennes. L'immigration vers la Nouvelle France s'arrêtant presque à la fin du 17ième siècle, ce sont ceux qui arrivèrent avant 1680 qui jetèrent les bases véritables de la nouvelle colonie. Partis du nord-ouest et du sud-ouest de la France par groupes de trois ou quatre familles recrutées parfois dans un rayon de quelques lieux, ces ancêtres apportaient, avec leurs moeurs et leurs coutumes locales, un morceau de leur pays d'origine. La France restait leur mère-patrie. Cependant le nouveau milieu exerça sur leur esprit son influence. Aux approches de 1760 l'on sentait ici la poussée d'un sentiment nouveau, le sentiment canadien. Le type ethnique apporté ici en 1608 avait subi des transformations. De nouvelles conditions de vie manifestaient peu à peu chez l'habitant canadien une variété de la race française, possédant même territoire, mêmes lois, unité linguistique et religieuse. Combien de temps auraient pris nos ancêtres à faire de la Nouvelle France leur unique patrie?

L'année 1760 détourne nos ancêtres de leur ascension vers l'autonomie complète. Devenus sujets

de l'Angleterre, ils se voient placés entre la soumission au nouveau pouvoir et la conservation des idées et des sentiments, des coutumes et des institutions, des lois et des façons d'agir qui, depuis cent cinquante ans, façonnent leur caractère. Peuple arrêté dans sa croissance normale, ses sentiments se compliquent. Il tâche de tout concilier : sa sujétion à la métropole britannique, sa loyauté à la couronne anglaise, sa fidélité à ses exigences religieuses et françaises. La combinaison est difficile ; elle ne va pas toute seule. Le conquérant voudrait parfaire sa victoire, assimiler les nouveaux sujets, en faire des Anglais. Ses représentants, gouverneur et bureaucrates, le secondent dans cet effort. Chez le peuple canadien-français c'est tout un enchevêtrement d'attitudes. Quelques-uns de ses chefs ne lui parlent que du respect qu'il doit au nouveau maître, de son intérêt même à se concilier ses bonnes grâces. D'autres lui rappellent qu'il s'amoin-drira s'il abandonne les éléments qui en font une collectivité distincte. Comment sortir de cette impasse ? Quelle est sa patrie ? Le Canada ? Ses guides lui répondent qu'il en a deux, la France et l'Angleterre, l'ancienne patrie et la nouvelle. Deux sentiments se font jour : le loyalisme, acceptation, subie pour les uns, empressée pour les autres, de la domination anglaise sur ce territoire et ses gens ; sentiment national, distinct du patriotisme pur et simple, renfermant la fidélité aux vertus et aux qualités de l'âme française. Puisqu'il y avait distinction, parfois conflit entre l'Etat (anglais ou canadien) et notre nationalité, puisque l'objet du patriotisme véritable, l'amour de la patrie, devenait imprécis, il naquit chez nous un sentiment de race. Une chose réelle apparaissait :

nous étions un groupe d'êtres humains ayant même origine, même sang, mêmes coutumes et que nos divers systèmes politiques mettaient en péril. La communauté de foi, de langue et de lois, engendra communauté d'idéal, de pensée et d'action. Mais que de difficultés rencontre ce sentiment national. Il n'est guère vivace. Comment le serait-il? Sitôt qu'il s'élève et se développe, les sages rappellent le Canadien français à la modération et à la crainte de peiner les nouveaux maîtres. Le Canadien français continu d'être un colon. Il n'a pas cessé de l'être.

Avec l'ère des parlements il s'initie au manie-
ment des affaires publiques. Le sentiment patrio-
tique en sera-t-il renforcé? Des troubles éclatent; le
régime de 1840 fait apparaître davantage les tenden-
ces divergentes des races française et anglaise; il ne
facilite pas l'unité en dépit de son nom. Le pacte de
1867 paraît créer enfin une patrie aux Canadiens; les
quatre provinces, fondatrices de la nouvelle Confédé-
ration, veulent être le noyau d'une nation. Le projet
a-t-il réussi ou échoué? Le moins que l'on puisse dire
c'est qu'on ne peut donner réponse unanime à la ques-
tion. Lors du recensement de 1921 les compilateurs
ne songèrent point à la *race canadienne*; par contre
dans leurs tables sont inscrites des mentions relatives
aux divers éléments ethniques vivant en notre pays,
en particulier à la race française et à la race anglo-
saxonne. Les Anglais vivant ici disent, aux jours
calmes, que le Canada est leur patrie. Que devient
cette formule aux heures de crise? Ils s'écrient alors:
"Tout pour l'Empire", ajoutant, ainsi que l'écrivait un
journal anglais de Montréal lors du différend anglo-
turc: "Blood is thicker than water and sentiment

stronger than parchment". Leur patrie continue d'être l'Angleterre. Même chez les Canadiens français qui proclament le Canada leur patrie, cette affirmation provoque-t-elle le sentiment ému que l'on retrouve dans d'autres pays? Que devient le Canada au jugement de maints "patriotes" le jour où l'Angleterre fait appel au secours des Dominions? Le soleil de l'Empire leur fait oublier la petite lumière de leur patriotisme canadien. Que devient le sentiment canadien à l'égard de la Confédération quand Canadiens français du Manitoba ou de l'Ontario gémissent sous une domination anglo-saxonne vexatoire et injuste? En de telles circonstances l'idée de patrie ne se peut manifester. D'autre part, cette idée de patrie, patrie ancienne ou nouvelle, France, Angleterre ou Canada, gêne dans son développement le sens national; elle évoque sans cesse, à côté des exigences de race, des obligations à l'égard de la grande patrie, que devrait être le Canada, et des prétendus devoirs à l'égard de l'empire britannique.

A ces causes d'ordre historique et politique il s'en joint de particulières qui, dans certaines classes, rendent elles aussi incertain notre sens national et le contrecarrent dans ses affirmations.

Regardez les professions, le commerce et l'industrie; suivez les politiques, les gens d'affaires et de finances. Chacun d'entre nous pense et agit en individualiste; on ne reconnaît trop souvent d'autre loi de notre activité que celle qui facilite nos intérêts et les fait prospérer. Combien cette tendance a bonne chance de se manifester dans le domaine des services sociaux et sur le terrain des intérêts économiques. Les hommes, adonnés aux grandes ou petites affaires, se

laissent détourner par leurs tâches quotidiennes des préoccupations sentimentales. Comment seraient-ils émus et conduits par le sentiment patriotique? L'important est d'attirer le client, ne pas lui déplaire quand il est venu. Les relations mettent en contact Anglo-Canadiens et Canadiens français. Est-ce la peine de mécontenter ces représentants de la majorité en mettant les points sur les i, en soulevant des disputes sur des détails, question de formules françaises, timbres bilingues, voire enseignement du français? Certes, ces puissants se réservent, disent-ils, pour les grandes circonstances. Mais comme l'ère des attaques brutales est passée, que l'assimilation et l'empiètement se font plus sournois et plus calmes, on ne revendique jamais. L'assoupissement nous gagne peu à peu. C'est l'état le plus dangereux. Un sens national éveillé nous en fera sortir. Comment le vivifier?

*
* *

Deux catégories de personnes à reconforter: la génération rendue à la maturité et celle qui s'y achemine. Il faut remuer la première et l'empêcher de s'endormir dans la quiétude de l'indifférentisme; il faut former la seconde.

La masse, surtout ses guides, membres des professions libérales, politiques, commerçants, financiers, ne seront tenus en haleine que par quelques avant-coureurs, journaux, revues, individus, qui se chargeront de rester aux écoutes, de veiller, de signaler les tentatives ouvertes ou cachées d'empiètement sur l'un ou l'autre des éléments de notre nationalité et d'indiquer les causes de son amoindrissement. On ne changera pas du jour au lendemain le train des choses. Quel-

ques hommes parmi nous continueront d'être plus clairvoyants et plus sensibles que les autres aux atteintes portées au pacte de 1867, à notre vie religieuse, à notre régime scolaire, à notre langue, à la pensée catholique et française. Souhaitons qu'ils soient soutenus dans leurs efforts. Les détenteurs du pouvoir, les gens d'influence, tous sujets de l'opinion publique, tiendront attitude plus fière et plus ferme s'ils sentent derrière eux la poussée vigoureuse d'une minorité, appuyée sur les idées et les sentiments de tout notre peuple.

Il faut faire naître dans l'âme de l'enfant le sens national, lui apprendre, dès le bas âge, la noblesse de son sang et lui enseigner le courage et les moyens de le faire respecter. L'on y parviendra si, dans la famille, à l'école, au collège, à l'université, l'on ramène souvent son esprit à la connaissance et à la méditation des origines, si l'on éveille en lui l'admiration due à l'effort poursuivi depuis trois cents ans et qui conserva en terre américaine le flambeau de l'idéal catholique et français. L'histoire est l'éducatrice du sens national. Elle lui apporte son aliment ; elle le redresse et le fortifie. Les jeunes trouveront dans nos annales l'orgueil sain et vivifiant qui porte à perpétuer le geste des ancêtres ; ils y puiseront des raisons de poursuivre la lutte, de mettre tous leurs actes à la réalisation du rôle réservé à notre race. A tout notre peuple, l'histoire donnera une plus vive clarté de ses traditions et de son caractère ethnique. Elle lui inspirera l'amour des choses qui sont le trésor de son patrimoine et le culte des qualités qui le distinguent. Elle le mettra en garde contre l'amointrissement de la vie religieuse en lui rappelant que le ca-

tholicisme fut l'un des principaux facteurs de sa survie et de son influence sociale.

Aux uns et aux autres, aux jeunes et aux aînés, ce qu'il faut donner c'est une meilleure compréhension de notre passé, l'appréciation exacte de notre situation présente, la vision claire et nette de notre avenir. Est-on vraiment convaincu que nos ancêtres ont sagement agi en refusant leur esprit et leur cœur à l'assimilation offerte ? Se rend-on compte de la place que l'entente de 1867 réserva à notre nationalité dans la Confédération ? S'arrête-t-on à songer au dénouement dont ce drame peut se couronner ?

Maintes gens qui se font tirer l'oreille et n'osent se lever à l'appel des avant-coureurs, se disent tout bas que cette lutte est folie, que les Canadiens français seraient plus riches et mieux considérés s'ils étaient moins intransigeants, s'ils se fusionnaient plus vite avec l'élément le plus nombreux et le plus prospère. Mécontents du legs laissé par les aïeux, ils sont hésitants chaque fois que des veilleurs les veulent faire marcher contre tel ou tel adversaire de la pensée française. Ils ne croient pas à la survivance de notre nationalité; ils seraient bien aises que l'affaire fût dès maintenant enterrée.

A cette profondeur gît la cause du mal qui mine notre sens national. Si nous étions vraiment de notre race, au point d'éprouver, de cet état, fierté et joie, il nous serait facile de conformer notre vie aux devoirs commandés par cette conviction. Notre sens national serait élan, principe de vie et d'unité. Appuyé sur le culte de notre histoire, constamment enrichi des qualités ancestrales et des vertus traditionnelles, il serait générateur d'énergies; il fortifierait notre

volonté de vivre, de contribuer chacun pour notre part et dans notre sphère à parfaire la mission de notre race.

Pour réfuter ces défaitistes et répondre à leurs sophismes, relisons notre histoire. Un peuple qui a lutté et souffert comme le nôtre, trouve mille raisons de ne pas abandonner le long des routes son héritage intellectuel et moral. Il doit croire que la Providence ne l'a pas soutenu en vain. Il peut reconnaître la justesse de remarques comme celles que faisaient naguère dans les *Lettres*, de Paris, Mgr Casimir Lutoslawski : "le fait de la vie nationale et de la conscience nationale est une des plus belles et des plus hautes manifestations de l'âme humaine", et M. Adam Zoltowski : "les nationalités sont des nuances d'humanité voulues de Dieu, appelées non pas à se confondre, mais à se compléter".

Chaque peuple est un type d'humanité. Chaque nationalité révèle un aspect de la vie humaine et poursuit un idéal particulier. Elle est chargée de contribuer, à sa manière et par ses méthodes propres, à l'avancement de la civilisation, à l'équilibre moral du monde, à la beauté, à la bonté. Renoncer à ce programme d'action, disparaître comme peuple distinct, emprunter à une autre race ses façons de sentir et de penser pour le repos ou la jouissance que donnerait un plus grand amas de biens matériels, serait trahir notre destin. Aujourd'hui comme autrefois il nous est possible d'y demeurer fidèle.

La Confédération n'implique point pour les éléments qui la formèrent l'abolition de leur personnalité. Chacun, même sous ce régime politique, conserve sa vocation et son rôle providentiel. Un temps, la nou-

velle constitution énerva nos forces nationales. Nous nous sommes réveillés. Partout, au Canada, notre race résiste aux efforts multipliés contre sa pensée et sa survie. Souhaitons que ce renouveau se maintienne et se généralise ; souhaitons que notre sollicitude surveille chaque jour les moindres faits dont l'ensemble pousse en avant ou recule notre nationalité.

La Confédération est-elle une nation canadienne en germe et ce régime fédéraliste est-il le creuset où elle se doit former ? Ou bien la Confédération n'est-elle, ainsi que nous le pensons, qu'un stage, une phase dans l'évolution des races qui la constituent ? Il n'importe pour l'instant. Chaque Canadien français doit se dire, qu'il croit en la nation canadienne ou qu'il en doute, que nulle raison ne nous justifie d'abdiquer notre caractère ethnique. Aux partisans de la Confédération, l'on peut rappeler que son esprit fut de mettre sur un terrain égal deux races, la française et l'anglaise, et que les maîtres du nouveau régime ont intérêt à laisser les fils de ces races réaliser ce que signalait naguère André Gide : "c'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt le plus général". C'est sur la virilité, la fierté, la noblesse de chaque citoyen qu'un pays repose. Et comment ces vertus seraient-elles mieux conservées par les Canadiens français qu'en restant fidèles à un passé de courage et d'honneur ?

Ceux qui croient en l'avenir du peuple canadien-français et pensent possible pour lui la personnalité juridique d'un Etat, comprennent que le sens national sera l'assise morale sur laquelle il reposera. Dès maintenant ils le veulent tenir en éveil et en faire le stimulant de toutes nos énergies, morales, intellec-

tuelles, économiques, dont dépendent notre prospérité et notre influence. Par ce sens national, ils donneront à tout notre peuple une conscience plus vive, devant les dangers, de sa personnalité morale.

Dans l'incertitude des lendemains de la Confédération, notre race apparaît comme la seule réalité vraiment digne de nos efforts et de nos sacrifices. Ce n'est pas commettre un crime de lèse-majesté que de maintenir de la sorte dans nos esprits un particularisme historique qui nous attache davantage à nos traditions, fait obstacle à l'unification et à la centralisation chère à nos fédéralistes.

En vérité, nous sommes tirillés par maintes fidélités. L'histoire s'est plu à superposer aux liens qui nous unissent à notre âme française ceux qui nous lient maintenant à nos divers pouvoirs politiques, l'Empire, la Confédération, la Province. Il faut mettre une hiérarchie entre ces multiples loyalismes. A notre nationalité revient la première place.

Antonio PERRAULT.

THE "UNIVERSITY OF OTTAWA"

Un libraire canadien-français de Montréal, qui assurément retarde un peu, écrit de sa belle plume sur une carte postale adressée à un Père Oblat de la capitale fédérale, canadien-français lui-même: "University of Ottawa". Le Père nous renvoie cette carte en nous adressant la réflexion suivante: "Ne croyez-vous pas qu'il y a là de quoi décourager les plus ardents de la cause nationale?". Nous voulons croire que le bon libraire de Montréal n'a commis là qu'une distraction. Mais elle est impardonnable. Quand donc finirons-nous par comprendre que, nous du Québec, nous devons à nos frères expatriés, à tout le moins le bon exemple!

M. ERNEST LAPOINTE

Les circonstances, pondérables ou impondérables, comptent pour beaucoup dans le succès d'un homme et le développement de sa personnalité. Pour M. Ernest Lapointe nous ne croyons pas que l'heure décisive soit encore sonnée. Malgré d'incontestables succès, en dépit de son jeune âge, — il ne dépasse pas la cinquantaine, — avec des talents réels, le ministre de la justice du cabinet King cherche encore sa voie dans notre vie politique ; sa personnalité attend, pour se révéler pleinement, l'aide de l'occasion. Déjà cependant, il est devenu le principal personnage politique canadien-français au parlement fédéral ; son éloquence ardente, ses connaissances en droit constitutionnel, ses aptitudes de polémiste, en font l'homme de demain.

Il occupe parmi le groupe gouvernemental le poste de chef reconnu de l'élément de langue française, surtout depuis la retraite prématurée de sir Lomer Gouin, dont il a pris le portefeuille. Comme chacun sait, cette bousculade d'un ministre cache tout un drame des coulisses parlementaires, qui n'est pas sans analogie avec la chute historique du premier ministre Parent sous les coups de M. Gouin, avec cette différence que le triomphateur de jadis est devenue cette fois la victime. Libéraux tous les deux et membres du même ministère, MM. Gouin et Lapointe ne partageaient que la minime partie de leurs opinions ; cette dissension intestine ne manquait pas d'avoir ses répercussions parmi les troupes du parti où elle jetait du désarroi. Le départ de sir Lomer Gouin et l'avènement de M. Ernest Lapointe ont marqué dans la politique tarifaire du parti libéral,

une orientation nouvelle fort sensible, bien qu'inavouée des chefs. Dès janvier 1924, elle laissait présager les coupures prochaines au tarif et la victoire de Saint-Antoine, alors que le disciple Mitchell, suivant l'exemple de son maître, M. Gouin, se serait retiré sous sa tente.

L'antithèse vivante que constituent M. Gouin et M. Lapointe en faisait naturellement des rivaux. Tandis que l'ex-ministre de la justice maniait les chiffres avec solidité et délices, le ministre actuel manie les métaphores avec virtuosité. Alors que l'un s'aventurait avec lenteur dans son argumentation et évitait, autant que possible, la discussion, l'autre la recherche avec emportement, et se joue des mots qui frappent et qui cinglent. Sir Lomer Gouin se rapprochait du type parlementaire anglais, froid, calculé, raisonneur; M. Ernest Lapointe fait voir plutôt de la flamme, de l'enthousiasme, de l'exubérance française. Gouin, le bilieux concentré et pachydermique; Lapointe, corpulent, lui aussi, mais avec des instincts de pur sang, dressé avec art et sensible au fouet.

Issu de la roture et de la roture terrienne comme la plupart des Canadiens français, M. Ernest Lapointe doit d'abord à son travail le poste qu'il détient aujourd'hui. Arrivé en Chambre sans même savoir l'anglais, il représente à l'heure actuelle la grande école d'éloquence parlementaire qui a eu comme principaux modèles, Lafontaine, Chauveau, Macdonald et sir Wilfrid Laurier. Avec M. Rodolphe Lemieux, il a l'honneur d'être cité par les Anglais en exemple littéraire à la jeune génération, et puisque le président des Communes, le "Speaker", ne parle pas, mais écoute, le ministre de la justice est le seul, sur le parquet de la Cham-

bre, qui jouisse d'une indéniable réputation d'orateur. Ses arguments mordants, à tournure ironique, ont un succès certain en polémique, et l'on est, non sans joie, spectateur d'une rupture de lances oratoires entre ce jouteur né et l'acérbé leader du groupe conservateur.

M. Lapointe est un politicien dans l'acception intégrale et quelque peu péjorative du terme. Foncièrement honnête, à l'instar de son vieux chef, sir Wilfrid, dont il était d'ailleurs l'enfant gâté, il a abandonné la pratique rémunératrice de sa profession d'avocat, pour qu'on ne le soupçonne pas d'exercer une influence induë en faveur de ses clients. Mais il reste irréductiblement homme de parti. Et ce travers le pousse parfois à des compromis où il verrait autre chose s'il était capable de comprendre la fatale novicité d'une aveugle allégeance.

Sa vue de nos problèmes en est troublée. Et ses actes nous en avertissent. Il croit avoir tout accompli pour notre langue, parce qu'il a prononcé, en 1916, un discours sensationnel pour la défense du français. Il ne se sert jamais de sa langue maternelle dans les débats de la Chambre, quand pourtant ce service ou cet acte de courage ne nous seraient pas inutiles. Il imite en cela la discrétion de sir Wilfrid Laurier qui n'y a pas trouvé son principal titre à l'éloge de la postérité ni même à la reconnaissance de ses compatriotes. C'est après un discours de M. Lapointe que nous avons ouï cette réflexion: "Those Frenchmen are making a big bluff of their fidelity towards the French language. They never use it in the Commons, even where they have the right to do so".

Personne mieux que M. Lapointe ne saisit, dans l'"Acte de l'Amérique britannique du Nord", les bru-

meuses limites entre les droits des provinces et ceux du Dominion. Il possède mieux que tous ses collègues sa charte canadienne. Est-ce pour cela qu'il lutte avec une louable conviction contre le perpétuel effacement de notre pays devant les prétentions de la métropole? Il n'a guère de goût pour ces pays autonomes sur le papier et qui n'ont que le pouvoir d'une "Crown Colony", pareils à ces colonels honoraires du type du général et docteur sir Eugène Fiset qui ne peuvent pas commander à une "armée de chiens". M. Lapointe fut le premier envoyé plénipotentiaire qui signa, au nom du Canada, un traité des pêcheries à Washington, sans passer par l'antichambre de l'ambassade anglaise.

L'influence d'un grand-père mêlé aux événements de 1837 est indéniable sur la formation et la mentalité de l'hon. Mackenzie King, premier ministre. Mais il n'est que juste de compter à son véritable poids la pression du bloc français dans quelques décisions du chef du gouvernement, et, par exemple, lors du refus de son cabinet de ratifier le traité de Lausanne. Ce geste de ressaisissement s'était déjà manifesté, en 1922, lors de la fameuse escapade de Lloyd-George prêt à guerroyer contre les Turcs, avec l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique-sud, et le Canada en croupe, comme les quatre fils Aymon. Ajoutons que ces retours à notre meilleure tradition politique n'auraient pas eu lieu sans l'énergie de quelques membres du cabinet : et, parmi ceux-là, chacun sait, en dépit du secret des dieux, qu'il faut compter M. Ernest Lapointe. Plus que sir Wilfrid Laurier, il a le souci de notre dignité nationale, et il lui sera peut-être beaucoup pardonné, parce qu'il aura beaucoup aimé sa patrie.

Pour lui la politique est une profession où le vote populaire établit seul la hiérarchie. De ce vote découle le rang et l'honneur. Voilà pourquoi M. Lapointe a le respect superstitieux de son chef. On affirme couramment qu'au moment de son dernier passage dans l'Ouest, les auditoires lui étaient si favorables qu'il aurait pu concilier à jamais les deux groupes du pays qui semblent le plus inconciliables. Mais il accepte le rôle assez mol de chancelier du premier ministre; il ne veut être qu'un modèle réduit de Richelieu ou de Mazarin, toujours prêt à céder le pas au chef de la nation. C'est ce qui pousse ses critiques à déclarer qu'il manque de l'énergie voulue pour s'affirmer et s'imposer. Il n'a pas atteint le but qu'il aurait pu atteindre, murmurent les Anglais; il n'a pas atteint le but qu'il aurait dû atteindre, prétendent les Canadiens français. Comme on le disait autrefois d'Augustin-Norbert Morin, sera-t-il toujours "un peu disciple"? L'observateur qui mesure cet homme à ses tâches prochaines, ne peut s'empêcher de craindre un peu pour ses épaules, si larges soient-elles. Pourtant, dans le décompte de ses forces et de ses faiblesses, nous croyons que les premières finiront par l'emporter et que le fils de la glèbe québécoise peut envisager l'avenir d'un oeil confiant.

LES OUVRAGES DU DR HECTOR PALARDY.

Parmi les ouvrages publiés chez nous sur les questions d'hygiène, ceux du Dr Hector Palardy méritent sûrement une mention honorable. Signalons surtout ses "Causeries sur l'hygiène", volume de 350 pages, approuvé par le Conseil de l'Instruction publique et déjà en usage en de nombreuses maisons d'enseignement. C'est un ouvrage où rien n'offusque l'imagination, qui tient compte des conditions spéciales de notre pays et serait digne d'entrer officiellement dans nos écoles. Nous parlons ailleurs de cet ouvrage.

COUPS DE SCALPEL ¹

par Jean-B. GAGNON

(1923)

Jean-B. Gagnon a donné à son recueil un titre suggestif : ces *Coups de Scalpel* sont en effet de l'anatomie morale, pratiquée dans le propre coeur du jeune poète. Jeune, il l'était quand il a commencé l'analyse de soi, puisqu'il dit quelque part qu'il avait vingt ans ; mais il s'est "hâté lentement", s'il est bien vrai qu'il a attendu la trentaine pour publier son livre, comme il l'insinue dans l'une de ses dernières pièces. L'âge importe fort peu, du reste, à la jeunesse de l'inspiration ; le poète conserve toujours la fraîcheur du printemps :

*"C'est la petite fleur qui sent sa tige molle
Fléchir frileusement sous le vent furieux ;
Mais sitôt qu'apparaît le soleil dans les cieux,
Le délicat bijou relève sa corolle."*

Ne faut-il pas être un primitif, un grand enfant, pour se livrer au métier de poésie dans un siècle utilitaire ? Jean-B. Gagnon est entré résolument dans la phalange des rêveurs qui enregistrent soigneusement les résultats de leurs études psychologiques, de cette *dissection* savante à laquelle ils se sont livrés de bonne heure, repliés sur eux-mêmes dans leur solitude.

Cette enquête sur sa personnalité, Jean-B. Gagnon l'a menée à bonne fin, et ses vers nous révèlent d'abord des aspirations peu banales vers l'idéal entrevu. Il y

¹ [Le présent article était annoncé depuis plusieurs mois dans une *Note de l'Action française*. L'auteur est heureux de tenir aujourd'hui ses engagements.]

aura lieu d'examiner, après cette première constatation, si l'auteur a été soutenu par un art adéquat à sa pensée.

*
* *

“Ce qui n'est pas l'amour, disait Sully-Prud'homme, n'arrive jamais à remplir entièrement le coeur, et la poésie est le soupir du coeur qui déborde.” On s'en rend bien compte quand on parcourt les quatre parties de ce livre dont les titres *Caprices*, *Grains d'encens*, *Folia*, *Levia*, ne sauraient être pris dans un sens rigoureux; un poète n'est pas un logicien composant un traité; il se laisse aller au gré de sa fantaisie, surtout dans le genre lyrique. Ne cherchons donc pas une suite ni une progression dans ces morceaux écrits au fil des jours; contentons-nous d'y voir se développer un noble caractère, un coeur aimant au plus haut sens du mot.

Car Jean-B. Gagnon ébauche toute une théorie sur l'amour; il appartient à l'école *spiritualiste* qui refuse de suivre les entraînements d'un matérialisme trop sensuel; cette complicité lui répugne, et il dénonce les turpitudes de certains tableaux dans une pièce adressée “A un rimeur d'amour.” Il remarque avec justesse qu'il y a tel *baiser* dont l'empreinte souille le vers :

“Car sur la feuille blanche il va faire une tache.”

La même pensée revient sous plusieurs formes, en des strophes bien senties :

*“Né d'aujourd'hui, le vers connaît l'affection
Dont le berce en tremblant l'idéal d'une mère.
Mais de l'amour, il ne sait pas la rage amère;
L'enfant est poésie, et l'amant passion...”*

*Cache tes noirs désirs des noires nuits dété;
Chanter ta passion te fausserait ta lyre,
Et ta fille demain ne pourrait pas te lire.
Chante l'espoir, l'amour, tout, sauf la volupté."*

Ce n'est pas que l'on puisse gravir de semblables sommets sans aucun effort: le poète a senti les tempêtes qui bouleversent l'être tout entier, dans cette laborieuse ascension vers l'immatériel:

*"Seigneur! où consumer l'ardeur de mes vingt ans!
Dans le nectar mondain vais-je noyer mon âme,
Et chercher le bonheur dans les yeux d'une femme?
Non! non! vous m'avez fait un idéal plus grand."*

Après une telle profession de foi, on est autorisé à parcourir sans trop d'inquiétude les quelques morceaux où l'auteur devient consciemment folâtre, par un jeu d'imagination où le cœur n'entre pas. *Fol Amour*, par exemple, est une simple amplification sur un thème rebattu que l'on rencontre chez tous les poètes, depuis la Renaissance, et qui nous vient en droite ligne de l'antiquité païenne:

*"Mais que te faut-il donc pour vaincre ta tristesse?
Une étreinte, c'est trop! Un regard, s'est bien peu!
Mais, quand tu seras vieille et que je serai vieux,
Il ne sera plus temps de vivre de caresse."*

Par parenthèse, il est impossible de ne pas voir dans les deux derniers vers une réminiscence d'Edmond Rostand:

*"Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blancs seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants."*

Jean-B. Gagnon continue sur le même ton badin, à la manière d'Horace commentant Epicure:

*"Aujourd'hui c'est l'espoir et demain le regret.
Laisse-moi me griser au parfum de tes lèvres;
Que je garde toujours et jusque dans mes rêves,
Le fol enivrement de ton aveu discret."*

Remarquons en passant que *lèvres* ne rime pas avec *rêves*; nous noterons plus loin d'autres incorrections prosodiques; il n'y a pas lieu d'insister pour le moment.

Une autre pièce dans le genre de *Fol Amour* a pour titre *A la mascarade*; c'est encore un appel au vin et aux galantes chansons:

*"Verse le claret, ma jolie,
Verse, verse toujours;
C'est le trésor de la folie
Et celui des amours."*

Ce ne sont pas là des accents révélateurs de l'état d'âme qu'on a remarqué au début: les poèmes vraiment significatifs sont empreints d'une mélancolie qui nous fait revenir à la note grave; mille désirs inassouvis se résolvent en une tristesse indéfinissable; tous les artistes sont épris d'absolu et se désespèrent de leur impuissance:

*"La Beauté me tourmente, elle me fait souffrir;
Je ne puis la trouver, c'est le monde du rêve.
Ah! puissé-je du moins la poursuivre sans trêve,
Et même, s'il le faut, en la cherchant, périr!"*

En dépit de ces accents désenchantés, Jean-B. Gagnon n'est pas un pessimiste, un désabusé de la vie. S'il a dit son fait à l'amour égoïste, il exalte cet autre amour qui prélude aux serments sacrés des unions sans fin:

*"Ah qu'il tu le sais bien; cette Muse adorée
Est la femme: éternel ange de ton foyer..."*

Une des meilleures pièces du livre célèbre l'amour maternel et filial, le plus pur qui soit en ce monde. Ici, le vers a jailli spontanément d'une source limpide où rien de troublant ne vient se mêler. Aucune rhétorique, aucune recherche littéraire: tout est naturel et bien venu dans ces strophes, avec rimes féminines redoublées.

*"Quand tout petit enfant, de colère gonflé,
Je pleurais pour un rien ou pour quelque chimère,
Une femme venait et j'étais consolé:
C'est qu'il était bien doux, le baiser de ma mère!*

*Et si parfois, la nuit, croyant voir un brigand,
Je tremblais de terreur sans fermer ma paupière,
Elle allait caresser mon petit front brûlant:
Oh qu'il me rassurait, le baiser de ma mère!*

*Et lorsque je souffrais dans la fièvre du lit,
Elle me soulevait avec sa main légère,
Et plaçait sur son sein tout mon corps affaibli:
Qu'il était réchauffant, ce baiser de ma mère!"*

Il faudrait aussi pouvoir citer sans coupure toute la *Ballade* consacrée à une soeur du poète, morte à la fleur de l'âge; la famille est décidément son thème préféré, et celui où il réussit le mieux:

*"Ah! lorsqu'à ton dernier soupir,
Tu fermas ta tendre paupière,
Et sentis ton mal s'assoupir
En murmurant une prière;
Oubliais-tu donc, soeur chérie,
Que j'étais seul auprès de toi?
Toi, mon soutien en cette vie,
Ne songeais-tu donc plus à moi?"*

*Oh! triste et vivant souvenir!
Mon père, à son heure dernière,
T'avait dit: "Garde à l'avenir
Ce pauvre enfant chéri, ton frère."
Et pourtant tu t'es endormie
Là, sous les bras noirs de la croix,
En m'abandonnant sans amie:
Tu ne songeais donc plus à moi?..."*

Demeuré seul au monde, ce coeur orphelin ne se révolte pas : il reporte son affection vers les derniers-venus, vers les enfants ; la vie ne cesse de se renouveler, et des rejetons nouveaux s'épanouissent non loin des tombes.

"Oh! qu'elle est parfumée
 La feuille du lilas!
 Et la brise là-bas
 Qui court toute embaumée!
 Mais pour un père aimant
 Qu'il est plus doux encore
 Le souffle qu'il adore:
 Souffle de son enfant!"

Certes, la poésie savante des *Symbolistes*, des *Parnassiens*, n'a pas ici sa place. L'auteur laisse s'épancher son âme en toute liberté. Tout ce qui est profondément humain sert de prétexte au vers, et le vers est d'autant plus beau que l'écrivain prend mieux conscience de ses sentiments.

Aucun des grands sujets lyriques ne lui est inconnu : après la famille, il a chanté la patrie, mais une patrie que l'on voudrait plus canadienne, selon la remarque faite si souvent aux jeunes poètes du Canada. Il a d'heureuses réminiscences pour célébrer le coin de terre qui l'a vu naître,

"Au bord d'une forêt aux ombres murmurantes."

Mais ce n'est là qu'une échappée rapide sur "les hêtres chenus" avec leur "torse puissant." Se souvenant sans doute de Vigny, Jean-B. Gagnon s'envole par la pensée jusqu'à Roncevaux, et le "son du cor au fond des bois" n'est pour lui que l'écho du cor de notre vieux paladin, neveu de Charlemagne :

*"La France, dit-on, notre France
 Aux monts de Roncevaux, entend
 Hurler l'âme du grand Roland
 Qui pleure là son espérance.
 C'est toujours la voix du passé
 Qui, dans le son rauque du cuivre,
 Sanglote son chant angoissé:
 Espoir sans fin qu'on veut poursuivre."*

Et tout cela serait excellent si, après avoir rencontré jusqu'aux plus anciennes origines de la race, le poète insistait davantage sur les héritiers de cette bravoure qui, sur les rives du Saint-Laurent, mouraient en traçant "un grand signe de croix." Ces traits épars font désirer plus et mieux, puisqu'ils montrent des aptitudes insuffisamment mises à profit.

Le conte irlandais *Pauvre Mer*, narré avec une grande intensité de vie, le *Chant de Guerre* en l'honneur du 22ème Régiment canadien massacré à Vimy durant la grande tourmente, tous ces vers ne sont qu'une ébauche et ne témoignent pas d'une inspiration essentiellement nationale.

Le livre rachète quelque peu ces insuffisances dans sa seconde partie: ces *Grains d'Encens* ont l'arôme des sanctuaires où l'âme chrétienne du poète, en communion avec les âmes qui l'entourent, est allée se réfugier aux mauvaises heures pour trouver le calme et le repos:

*"Je suis seul dans le temple à l'heure où tout pâlit;
 Dehors, l'orage gronde, ici tout est paisible:
 C'est l'infini du soir et le rêve invisible.
 Seigneur! vous êtes grand et je suis bien petit."*

Jean-B. Gagnon s'est intéressé au cycle liturgique des fêtes: la Crèche, Nazareth, le Golgotha, ce sont les trois étapes que tout coeur épris des saints mystères se plaît à parcourir. Il a écouté, à la campagne.

le son des cloches qui évoque ces diverses solennités ; il a écrit sur l'Angelus une pièce de vers qui fait penser aux *Djinnis* de Victor Hugo, dans les *Orientales* : l'harmonie lointaine s'annonce en mètres très courts ; elle s'amplifie en majestueux alexandrins, puis elle semble s'éloigner, elle décroît progressivement pour aboutir à un vers d'un seul pied.

Sur ces thèmes féconds, les grands génies lyriques ont composé des chefs-d'oeuvre. Si notre poète n'a pu se hausser jusqu'aux beautés de premier ordre, il sera facile de saisir les causes de ses faiblesses.

* * *

Tout d'abord, Jean-B. Gagnon semble n'avoir qu'une médiocre confiance dans les ressources de son talent : “Quoi chanter ?” se demande-t-il dans un de ses morceaux : il vient de lire Musset, Hugo, Vigny, Rostand, et tant de merveilles le déconcertent ; il arrive bon dernier dans cette lignée magnifique. Ces dispositions étaient celles de La Bruyère, tard venu dans le grand siècle de notre littérature : “Tout est dit !”

Non, tout n'est pas dit, presque rien n'est encore dit pour qui soupçonne les inépuisables richesses de l'imagination et de la sensibilité, facultés créatrices, capables de se renouveler avec chaque époque, avec chaque individu. Il s'agit simplement de lancer des “coups de scalpel” dans les profondeurs du *moi*, pour y découvrir des veines inexplorées d'où jaillit un sang nouveau.

Il n'est pas défendu, il est même indispensable de se laisser guider la main par les grands maîtres, surtout quand on débute. Mais, peu à peu, il faut se dégager de cette tutelle pour opérer à sa manière, dans

l'analyse des sentiments encore mal connus ; par un travail personnel, les contours d'abord mal définis se précisent, les images prennent du relief, les émotions naissantes se fortifient jusqu'à devenir irrésistibles. Lorsque l'auteur est pénétré de son sujet, son cœur finit par déborder comme une coupe trop remplie ; c'est le moment de donner libre cours à ses épanchements.

Rien ne prouve que Jean-B. Gagnon ait attendu ces heures de sainte ivresse, de pieux délire, pour prendre la plume. Si l'inspiration le sert sans avoir fait au préalable tout ce travail intérieur, il a de la facilité, son vers coule comme une onde transparente, sans bouillonnement, sans impétuosité ; on s'en est assez rendu compte dans les citations choisies à dessein dans ses meilleures pages.

Mais vienne une période de sécheresse, de stérilité ; il ne sait plus faire renaître l'inspiration par des méditations prolongées ; il s'obstine à écrire quand même, et il s'aperçoit que sa plume est rebelle, comme il nous en fait la confidence dans la première partie de son recueil ; il nous parle, pour traduire son désarroi,

"D'une strophe voguant comme un bateau sans rame."

Et, ce qui aggrave son cas, c'est qu'il n'admet pas de "correcteur importun." Orgueil ! dira-t-on : non pas orgueil, mais suffisance de jeunesse, en pleine contradiction avec les doutes que l'on a vus tout à l'heure. Tous les *Arts poétiques* anciens et modernes recommandent au contraire de recourir à quelque censeur intransigeant, pour éviter de subir des procès autrement pénibles après la publication des manuscrits.

Même en admettant que son accès de mauvaise humeur contre un "correcteur importun" ne soit qu'une

boutade, une sortie passagère, Jean-B. Gagnon voudra bien ne pas trouver mauvais que nous le fassions encore comparaître devant ce tribunal de la critique littéraire, ne fût-ce que pour prévenir chez d'autres les fautes qui lui ont échappé.

Il a écrit, à la page 172, un sonnet *Sur l'incendie de Terrebonne*; il nous dit qu'il contemplait ce lugubre spectacle en compagnie d'une femme aimée, et il ajoute qu'il sentait dans son coeur plus de "feux" que dans ce "brasier crépitant." C'est le langage précieux que Racine, par une erreur analogue, mettait dans la bouche de Pyrrhus s'adressant à Andromaque:

*"Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie:
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai."*

Il y a assez de beautés chez les grands poètes pour que leurs disciples n'imitent pas leurs défauts.

Que dire de cette triviale expression que l'on rencontre à la page 163: "Quel *voyou* que ce livre...!" Tous les mots ont cours, même dans le langage poétique; mais les termes de bas étage ont besoin d'être soigneusement préparés, dans un cadre qui s'y prête; ce n'est pas au début d'un morceau qu'on peut lancer impunément des injures empruntées au vocabulaire des "crocheteurs."

On ne saurait admettre davantage les métaphores incohérentes comme celles-ci, page 183:

*"La Nuit s'endort.
Chaque fleur dans ses bras berce un rayon de lune,
En petite maman; et le sein de chacune
En paraît décoré de la médaille d'or."*

On trouve ailleurs des jeux de mot qui font sourire et des images qui tombent dans le *pathos*: les stro-

phes intitulées *Caprice* en sont un frappant exemple, page 169 : l'auteur déclare qu'il ne veut pas écrire des vers endeuillés, encore que son encre soit noire :

"Le noir c'est le linceul

Dont on revêt ceux que l'on pleure..."

Un linceul n'est pas noir, à moins qu'on ne le confonde avec le drap mortuaire, ce qui est loin d'être la même chose.

Outre ces incorrections de style, il est facile de relever nombre d'infractions aux lois des vers. La Dédicace *Au Lecteur*, page 7, renferme un alexandrin désarticulé où l'on cherche en vain la césure médiane, que les romantiques eux-mêmes ont respectée quand ils pratiquaient des coupures complémentaires ; Victor Hugo n'a jamais "disloqué" le vers classique à la manière de Jean-B. Gagnon, comparant son livre à un enfant imparfait comme ceux qui lui ont donné le jour :

*"Pourtant il n'apportera jamais, quel qu'il soit,
Que leur défaut héréditaire."*

Même faute à la page suivante :

"Alors, vers l'azur, chassez-le, tambour battant."

Si l'on voulait énumérer les rimes pauvres ou insuffisantes, les assonances qui en tiennent lieu, cette étude ressemblerait trop à une correction de copie faite en classe ; l'œil le moins exercé n'aura pas de peine à s'en rendre compte, au cours de la lecture. Les poètes *décadents* ne doivent pas faire école, et il y aurait imprudence à laisser les "jeunes" s'autoriser de leurs licences qui tendent à transformer la poésie en prose ; cette prose n'a d'autre mérite que d'être plus compliquée que le langage normal, et surtout moins

intelligible. On a raison de réagir contre l'abolition de toute règle, dans la langue rythmée; il convient de revenir aux conseils de Théophile Gauthier sur l'Art:

*"Oui, l'oeuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail.*

*Point de contraintes fausses!
Mais que pour marcher droit
Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit."*

*

* *

Il s'en faut que l'oeuvre de Jean-B. Gagnon soit totalement compromise par ces négligences. C'est un essai qui garde toute sa valeur, quand on a fait la part des maladresses de plume et des insuffisances de préparation. Il faut une longue période de tâtonnements, avant que les "Coups de Scalpel" atteignent les fibres les plus cachées de l'organisme complexe qu'est l'âme d'un artiste. Moins encore que dans les sciences exactes, le novice ne doit pas jeter ses instruments de travail à cause des premiers échecs, surtout quand ces outils sont de bonne trempe.

Comme dans la fable de La Fontaine, un trésor sans prix se dissimule dans le champ où travaille le poète; il s'agit de "creuser, de fouiller" sans relâche, jusqu'à la découverte des pierres précieuses. Et c'est précisément ce labeur ininterrompu qui féconde les facultés littéraires, et qui, à défaut d'or ou de diamant, met à nu les germes précieux dont le développement prélude aux riches frondaisons de demain.

Abbé F. CHARBONNIER.

181
"COURS DE SCALPEL"
intelligible. On a raison de réagir contre l'abolition de toute règle dans : il convient de revenir aux conseils de Théophile Gautier sur l'Art.
"Oni l'oeuvre soit plus belle
D'une forme au avant
Rebelle
Vest, me
Point de contraintes fausses
Mais que pour
Tu chassas

Mgr LAFLECHE

II

LE PATRIOTE

A son amour de l'Eglise, Mgr Laflèche joignait un profond amour de la patrie canadienne. Il est de ceux qui auront le plus contribué à fixer les idées patriotiques des Canadiens français. Il avouait un jour son étonnement de ce que certains hommes pussent douter de notre avenir national. "On me permettra, disait-il à Ottawa, en 1866, de rappeler ici un souvenir d'enfance. Un homme distingué citait devant moi les paroles d'un journaliste qui ne croyait pas en notre avenir national. J'étais jeune alors et je fus extrêmement surpris de voir ainsi révoquer en doute l'avenir du peuple canadien. Devenu grand j'ai cherché à éclaircir à mes yeux cette question, savoir : si réellement les Canadiens-Français n'étaient pas un peuple ; si, dans cette agglomération d'hommes, on ne trouvait pas tous les traits distinctifs d'une véritable nation."¹ Le résultat de ses réflexions fut consigné dans une série d'articles lumineux, publiés vers 1860 dans le *Journal des Trois-Rivières*, alors que M. Laflèche était supérieur de Nicolet. Ces articles furent plus tard réunis en volume avec plusieurs autres, sous ce titre :

¹ *Oeuvres oratoires*, collection Savaète, XI, page 49.

*Quelques Considérations sur les Rapports de la Société civile avec la Religion et la Famille.*²

Ce n'est pas sans quelque surprise que l'on voit Mgr Laflèche formuler, dès 1860, des conclusions dont plusieurs de nos compatriotes ne sont pas loin de sourire, encore de nos jours, comme de rêveries nationalistes. Il intitule ainsi l'un de ses articles: "Les Canadiens-Français sont réellement une nation; la vallée du Saint-Laurent est leur patrie." Un autre développe ce long titre: "La mission providentielle du peuple canadien est essentiellement religieuse: c'est la conversion au catholicisme des pauvres infidèles qui habitaient ce pays et l'extension du royaume de Dieu par la formation d'une nationalité avant tout catholique." Il se réjouit donc de ce que la célébration de la Saint-Jean-Baptiste nous fournisse une occasion de fortifier notre espérance nationale. "Par ces solennités, disait-il dans ce même discours d'Ottawa, non seulement nous affirmons notre existence comme peuple, mais nous voulons aussi faire un acte de foi religieuse en un avenir national et déclarer que nous aurons le courage d'accomplir notre mission. Cet acte de foi, je le considère d'une extrême importance."

Les raisons de Mgr Laflèche pour affirmer que les Canadiens français constituent une peuple distinct, c'est qu'ils possèdent les éléments nécessaires à la na-

² Ce petit volume fut publié à Montréal, en 1866, par la librairie Sénécal. On vient de reproduire, dans la série des brochures de l'École sociale populaire, les articles qui ont trait à la question patriotique, sous ce titre: *Le Patriotisme*, par Mgr Laflèche. Qu'on me permette aussi de renvoyer le lecteur, pour les grandes lignes de la vie de Mgr Laflèche, à une notice biographique que j'ai écrite pour l'Oeuvre des Tracts. Ces deux opuscules sont en vente à l'Action paroissiale, 1300, rue Bordeaux, Montréal, et dans plusieurs librairies.

tionnalité: unité de langue, de foi religieuse, de coutumes et de traditions. En outre ils ont un territoire bien à eux, une forme de gouvernement où leur influence est prépondérante.³ Il en conclut que nous devons nous attacher à notre sol et parler fidèlement notre langue.

Ce n'est pas à Mgr Laflèche qu'on pourrait reprocher de faire consister le patriotisme surtout dans la haine des étrangers. Il est tolérant pour les autres, admire la constitution anglaise et semble se consoler facilement de la conquête du Canada par l'Angleterre. Il est de ceux qui soutiennent cette opinion, contre laquelle on réagit aujourd'hui, que ce fut un bienfait de la Providence de nous soustraire et à la révolution française, et à l'absorption par la grande république américaine.⁴ D'autre part, à l'encontre des partisans d'une fausse conciliation, il est débordant d'amour pour ses frères, pour tout ce qui constitue la patrie, "notre bien-aimée patrie", comme il l'appelle, "notre belle et heureuse patrie". Sa sympathie pour les Anglais sait, du reste, se contenir dans de justes limites: "Défions-nous, écrit-il, de ceux qui voudraient nous prêcher la fusion des races et des nationalités; car il est bien clair et bien entendu que la fusion, pour nous, c'est l'anéantissement de notre nationalité. Nous avons une existence et une vie propre, c'est notre existence et notre vie nationale; conservons-la comme la prune de

³ Il n'est pas sans intérêt de trouver les mêmes idées, des raisonnements et des exemples identiques, dans un ouvrage relativement récent, le *Cours de Philosophie* du P. Lahr, S.J., tome II, page 216 et suiv., Paris, chez Beauchesne, 23e édition, 1920.

⁴ Voir *Quelques Considérations sur la Société civile*, pages 72-78.

notre oeil et ne permettons jamais qu'on lui porte la moindre atteinte."

La fidélité à la langue de nos pères lui paraissait d'une importance capitale. Il avait coutume de dire qu'il aimait à reconnaître un petit accent français chez les nôtres, quand ils parlent anglais. Aux fêtes de la Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, en 1866, il faisait des remarques qui, pour dater de soixante ans, n'ont rien perdu de leur actualité :

" Si la langue est le premier élément national, disait-il, le premier devoir de tout citoyen est donc de la parler, de la respecter et de la conserver. Or, nous mettant ici la main sur la conscience, demandons-nous si nous avons toujours rempli fidèlement ce devoir sacré. N'est-il pas arrivé quelquefois que des hommes qui se glorifiaient de porter un nom canadien, ont cependant rougi de ce nom, l'ont travesti et ont ainsi cherché à effacer le premier caractère national? Ils se donnaient néanmoins comme de grands amis de la nation. Cette conduite ne pouvait venir que d'une erreur grave et de l'ignorance absolue des choses simples et naturelles que nous venons de dire. Nous sommes, il est vrai, dans une situation particulière, placés au milieu de nationalités différentes. Nous devons assurément respecter les autres nations. Mais il se produit un fait regrettable: c'est qu'un grand nombre des nôtres parlent trop la langue étrangère. Mes frères, je ne vous dissimulerai en rien ma pensée: la plus lourde taxe que la conquête nous ait imposée, c'est la nécessité de parler la langue anglaise. Il est à propos, je l'avoue, que plusieurs sachent parler l'anglais, mais de cette taxe, ne payons que le strict nécessaire. Que les hommes d'affaires qui n'ont pas d'autres moyens de gagner leur vie, que les hommes publics qui sont obligés de discuter les intérêts de la nation avec nos compatriotes d'origine étrangère l'apprennent, c'est bien. Mais faudra-t-il pour cela que toutes nos conversations ou nos discussions se fassent dans la langue étrangère? J'ai assisté assez souvent à vos débats parlementaires et je vous avoue franchement que j'ai été, plusieurs fois, profondément affligé de voir de nos compatriotes s'exprimer presque toujours dans l'idiome étranger. La langue française a pourtant le droit de cité dans nos Chambres. Les Anglais sont complaisants à nous enseigner leur langue; pourquoi ne le serions-nous pas aussi? Pourquoi ne leur donnerions-nous pas des leçons de français, comme ils nous donnent des leçons

d'anglais? Tout Canadien, s'il aime son pays, à quelque degré de la hiérarchie sociale qu'il se trouve placé, parlera toujours le français, et ce ne sera que quand il s'y verra forcé qu'il emploiera la langue anglaise. S'il y a ici des hommes d'une origine étrangère, j'espère qu'ils ne trouveront pas mauvais que je conseille à mes compatriotes de les imiter. Voyez comme ils tiennent, eux, à leur langue. Est-ce que nous aimons moins notre nationalité que ces hommes n'aiment la leur? Je le sais, cette concession que nous leur faisons si aisément est une suite de la politesse proverbiale que nous ont léguée nos pères; nous voulons leur épargner des moments d'ennui et nous parlons leur langue. Mais cette politesse doit avoir ses limites et ne pas aller trop loin. Je le dis donc de nouveau, la plus lourde taxe que la conquête nous ait imposée, c'est la nécessité d'apprendre l'anglais. Payons-la loyalement, mais n'en payons que le nécessaire. Que notre langue soit toujours la première. Tenons à parler la première langue de l'Europe et fortifions chez nous ce puissant bien national. Il m'a été donné de voyager aux Etats-Unis. J'y ai rencontré des compatriotes qui m'ont accueilli avec hospitalité. J'ai adressé la parole en français aux petits enfants qui entouraient leur mère et ils ne m'ont pas compris. Ah! mes Frères, pour un homme qui aime sa nation, que cette scène est vraiment poignante!"⁵

Ces dernières paroles font allusion à une rencontre qui laissa dans la mémoire du bon évêque un souvenir ineffaçable.

"Dans nos lointaines pérégrinations vers l'ouest, écrit-il ailleurs, sur les bords du Mississipi, jusque dans le Minnesota, nous avons rencontré, le long de toute la route, de nombreuses familles canadiennes. Au récit qu'elles nous faisaient de leurs désappointements, des chagrins et des ennuis qu'elles éprouvaient dans ce pays, nous avons ressenti une profonde affliction. Les soupirs que laissaient échapper malgré eux des pères et des mères qui conservaient encore dans toute leur vivacité les sentiments de la foi et de la piété caractéristiques du peuple canadien, les dures privations où ils se trouvaient des secours de la religion, les inquiétudes qu'ils éprouvaient sur l'avenir religieux de leurs chers enfants — craintes qui n'étaient malheureusement que trop justifiées par l'indifférence et la défection d'un bon nombre — ces chagrins, ces ennuis, ces craintes, ces inquiétudes de nos infortunés compatriotes dans la terre étrangère, nous rappelaient le sort des

⁵ *Oeuvres oratoires*, pages 53-54.

malheureux Juifs dans les plaines de Babylone. Avec autant de vérité qu'eux ils pouvaient dire: "Nous nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone et là nous avons pleuré en nous souvenant de Sion... Comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère", en l'absence de toutes nos solennités religieuses? Plus d'une fois nous avons chanté avec eux, après les dures fatigues de la journée, ces sentiments si heureusement exprimés par un de nos poètes canadiens, à l'âge de quatorze ans, sous l'inspiration et le souffle de l'éducation collégiale:

*Un Canadien errant,
Banni de ses foyers...*⁶

Ces malheureux ne furent pourtant pas ceux qui désolèrent le plus l'âme apostolique de cet ardent patriote. Il rencontra d'autres Canadiens qui, eux, ne regrettaient plus le Canada. Ils avaient changé leurs noms de Boisvert, Lamontagne, en Greenwood et Mountain. M. Laflèche en fut navré.

"A vos questions en français, les enfants, un peu étonnés d'entendre cette langue, vous regarderont en répondant: *I don't understand*. Suivez-les le dimanche, vous verrez qu'un certain nombre ne fréquentent aucune église, que plusieurs vont avec leurs enfants, les uns au temple méthodiste, les autres au temple presbytérien, etc. En fréquentant la maison pendant quelques jours vous ne tarderez pas à vous convaincre que les idées, les moeurs, les usages américains l'ont complètement envahie. Or, je vous le demande, une famille canadienne-française où l'on ne parle plus la langue française, où l'on n'est plus catholique, où l'on a adopté les moeurs et les coutumes des Américains, à quelle nationalité appartient-elle? Que lui reste-t-il de la nationalité de ses ancêtres? Rien!"⁷

Toute sa vie Mgr Laflèche dénoncera le mal de l'émigration, dans lequel il voyait une menace pour notre avenir. En 1895, parlant au congrès des missionnaires agricoles, à Oka, il disait, dans son beau langage imagé:

⁶ *Quelques Considérations sur la Société civile*, page 33.

⁷ *Ibid.*, page 25.

“Messieurs, quand un arbre a conduit à une heureuse maturité les fruits dont il est chargé, ces fruits s'en détachent sans efforts et sans dangers, et ils vont porter ailleurs l'abondance et la richesse. Mais quand ces fruits s'en détachent avant le temps, quand la morsure des insectes ou la violence de la tempête les blessent à mort ou les précipitent sur le sol, c'est une calamité dont cet arbre a grandement à souffrir. Il faut en dire autant d'une nation. Quand elle a grandi et qu'elle s'est développée au point de couvrir tout son territoire, alors l'émigration devient pour elle un bienfait, une source de richesse et de force pour les colonies qu'elle va fonder; mais, au contraire, lorsque chez une nation qui en est encore au début de sa fondation et n'a pas encore pu occuper et mettre en valeur le quart de son territoire, l'on constate déjà des courants d'émigration qui lui enlèvent une forte proportion de sa jeunesse et même de ses familles, il devient évident alors qu'il y a chez elle quelque chose d'anormal et qu'elle est atteinte d'un mal qui pourrait avoir pour elle les plus graves conséquences.”⁸

Il est intéressant de noter que Mgr Laflèche, si opposé au départ des nôtres pour les Etats-Unis, secondait de toutes ses forces les efforts de Mgr Taché pour attirer des Canadiens français au Manitoba. Entre 1870 et 1875, une active correspondance s'échange entre les deux amis à ce sujet.

L'évêque des Trois-Rivières ne se lassait pas d'opposer le bonheur du colon qui fait reculer la forêt au sort de l'ouvrier qui va s'étioler dans l'usine. Faisant allusion à la bénédiction d'une église à Saint-Norbert d'Arthabaska, il s'écrie :

“Que nous étions heureux de partager le bonheur de ces braves colons qui, après les plus dures privations, avaient en si peu de temps transformé ces solitudes, dont le silence n'était troublé que par les rares apparitions du chasseur à la poursuite de l'orignal, en belles et florissantes paroisses, toutes canadiennes-françaises par la langue, par la foi, par le coeur!... Quel contraste avec ce que nous avons vu pendant notre court séjour sur la terre étrangère, où une fatalité semble pousser si irrésistiblement une si grand nombre de nos compatriotes.

⁸ *Oeuvres oratoires*, page 431.

Ah! pauvres Canadiens de l'émigration aux Etats-Unis, que votre sort est tristement différent de celui de vos frères demeurés fidèles à la patrie!"⁹

Mgr Laflèche eut souvent l'occasion d'exalter le rôle de l'agriculteur. Il le faisait toujours en termes pleins d'optimisme et de poésie. Il disait aux missionnaires agricoles, en 1895:

"Vous ne manquerez pas de redire aux cultivateurs que le travail agricole est le plus noble ici-bas, parce qu'il se fait nécessairement avec le concours direct de Dieu. Vous êtes-vous jamais demandé qui a fait la gerbe de blé que l'on récolte dans un champ au temps de la moisson? Vous savez comme moi qu'elle est l'oeuvre de deux ouvriers, de l'homme et de Dieu. Si le cultivateur n'était pas entré dans son champ, au printemps, s'il n'avait pas débarrassé le sol des épines et des ronces qui le couvraient, s'il ne l'avait pas labouré profondément pour y déposer la semence du froment, il n'y aurait certainement pas poussé de blé. Voilà le travail du cultivateur, voilà ce que Dieu demande de lui. Quand il a accompli ce travail, il se retire de ce champ; il l'enclot avec soin, afin que rien ne vienne troubler le travail divin qui va succéder à son propre labeur. Ce champ devient pour lui quelque chose de sacré, sur lequel il doit veiller avec soin. C'est que Dieu va y entrer à son tour et continuer le travail commencé. Il y enverra régulièrement la lumière de l'aurore et la rosée du matin, la chaleur du midi et la pluie du soir, et après quelques jours commencera ce travail de la germination, la semence plongeant dans le sol une racine qui va lui donner le point d'appui et la nourriture dont elle a besoin, et poussant vers le ciel une tige délicate qui grandira tous les jours jusqu'à ce qu'elle donne un épi chargé de 30, 40 ou 50 grains semblables à elle-même. Quand ce travail est fait, que Dieu a couvert d'une riche moisson ce champ si péniblement semencé, il dit au cultivateur: voilà ce que je te donne pour toi et ceux que j'ai confiés à ta sollicitude. C'est donc une vérité, messieurs, une vérité bien consolante et bien honorable pour le cultivateur, qu'il a Dieu lui-même pour collaborateur. On n'en saurait dire autant du travail industriel, où le concours de Dieu n'apparaît pas aussi directement. Il n'y a que deux hommes qui travaillent ainsi conjointement avec Dieu, le prêtre dans l'ordre surnaturel et le cultivateur dans l'ordre naturel."¹⁰

⁹ Quelques Considérations sur la Société civile, page 32.

¹⁰ Oeuvres oratoires, collection Vers l'abîme, XI, pp. 429-430

A la mort de Mgr Laflèche la *Semaine religieuse* de Québec lui appliquait le mot de Mgr Dupanloup dans son oraison funèbre de Mgr Affre: "Plus on est prêtre, plus en est patriote". Elle ajoutait avec raison qu'il est peu de carrières sacerdotales où cette vérité ait paru plus éclatante que dans celle de Mgr Laflèche. En effet, son patriotisme ne fut pas seulement très chaud, il fut large, clairvoyant, bien ordonné. Il lui faisait aimer la race canadienne-française d'abord, puis le Canada tout entier, puis la race française en général. Il aimait "ce beau pays de France, boulevard de la chrétienté." Parlant de la guerre d'Italie contre l'Autriche, en 1859, il dit avec tristesse: "Le plus pur sang de France inonde les sillons, la grande et généreuse nation perd vingt-cinq à trente mille de ses enfants."¹¹ Il souhaitait vivement le retour de la France à son rôle qu'il admirait entre tous, celui de protectrice de l'Eglise. Au congrès de Québec, en 1880, exposant les trois lois qui procurent à l'homme l'abondance matérielle, la loi du travail, la loi de l'économie, la loi de l'honnêteté, il cite la France en exemple: "Je connais un pays qui vous est bien cher, dit-il, auquel vous avez donné bien des protestations patriotiques et qui est bien riche: la France, notre ancienne mère-patrie. Pourquoi la France est-elle si riche? C'est parce que là tout le monde se soumet à la loi du travail. Le peuple français est peut-être le peuple le plus laborieux du monde entier..."¹²

Dans ce même discours, afin de détourner le courant de l'émigration, Mgr Laflèche recommande chau-

¹¹ Ibid, pages 19 et 24.

¹² *Oeuvres oratoires*, page 179.

dement l'industrie domestique. Il s'adresse aux dames, et leur applique l'éloge que la sagesse fait de la femme forte :

“Ainsi donc, mesdames, dans les desseins de la Providence et d'après Solomon, vous êtes des trésors. Vous valez mieux que l'or et que les pierreries que l'on va chercher aux extrémités des deux mondes. Eh! bien, cette femme forte, que fait-elle? Ecoutez: le premier souci qu'elle a, c'est de “ramasser de la laine et du lait.” Elle prend la quenouille et file le lin, elle fait des habits propres et chauds pour tout le monde. Ainsi on ne dépense pas un sou dans la maison de la femme forte pour les vêtements de la famille, de même que dans la maison de l'homme laborieux on ne dépense pas un sou pour le pain. Quand une famille a tout ce qu'il lui faut pour se nourrir et pour se vêtir, que lui manque-t-il? La femme forte fait aussi des rideaux et bien d'autres choses qui servent à orner une maison et que vous connaissez mieux que moi, vous, mesdames. Elle en fait plus que pour le besoin de la famille et les livre au commerce. Comme l'homme, la femme forte doit se soumettre à la loi du travail. Maintenant je me permettrai de demander à nos Canadiennes: Avez-vous été des femmes fortes? Je vous laisse, à vous, le soin de répondre, mais je n'exige pas une réponse publique... Mesdames, voulez-vous faire un marché avec moi? On vous permettra de porter de beaux chapeaux, de beaux rubans, de belles dentelles, à la condition que vous les fabriquiez vous-mêmes. Mais qu'on ne donne pas un sou dans la famille pour aller chercher cela dans les magasins. Que l'on se contente de ce que l'on a. Et si l'on n'a pas assez, sachons souffrir, la souffrance a son mérite. Ainsi donc je propose comme remède que l'on ne s'endette jamais pour les vêtements: le besoin sera un aiguillon pour faire les choses nécessaires au vêtement. Sachons nous soumettre à ces trois lois du travail, de l'économie et de l'honnêteté; que chacune de vos maisons renferme la femme forte dont parle l'Écriture et, soyons-en sûrs, le bonheur, la prospérité reparaitront au foyer de nos familles et cette grande plaie de l'émigration disparaîtra de notre cher Canada, que nous aimons tant.”

A sa mort tous les journaux signalèrent le patriotisme de Mgr Laflèche, en même temps que son zèle pour la religion. “Il semblait n'avoir que deux idées dans le cœur, dit l'un d'eux: voir son Dieu aimé et adoré, voir sa patrie heureuse et prospère.” “Quoi

qu'on pense de ses idées, dit un autre, on ne peut mettre en doute sa sincérité et son dévouement à la religion de ses pères et à la nationalité franco-canadienne." Grand évêque, grand patriote, grand orateur, c'est à quoi se réduisent toutes les appréciations que l'on fit du vénérable défunt. Adélard DUGRÉ, s.j.

(A suivre)

L'EXEMPLE DU MANITOBA FRANÇAIS

Nous recevons de l'Association d'éducation des Canadiens-français du Manitoba, le rapport de son dernier congrès. C'est une petite brochure toute pleine de choses, et qui témoigne d'une vie ardente. Mais cette ardeur est réglée admirablement et donne l'impression d'un effort essentiellement méthodique. Le nouveau président, M. Henri Lacerte écrit: (L'Association) "a pu enfin préciser une forme d'action pratique en vue d'assurer au Manitoba le maintien de l'enseignement français. En un mot nous avons appris ce que nous avions à faire. Et, dans ce cas, l'idée fut immédiatement suivie de l'action". Et nous savons, par les rapports du congrès, que cette action a été considérable. Voilà ce que peuvent quelques hommes décidés qui commencent par voir clair dans leur action. Quand donc, chez nous-mêmes dans le Québec, aurons-nous un organisme aussi puissant pour éveiller et gouverner toutes les énergies!

LE CENTENAIRE DE GÉRIN-LAJOIE

L'on a fêté récemment le centenaire de Gérin-Lajoie, à Yamachiche, dans le cadre de la vieille maison paternelle de l'écrivain. Voilà une fête d'une encourageante signification. De son temps Gérin-Lajoie n'eût jamais pu ambitionner une pareille apothéose. Il avait servi noblement et utilement son pays; il lui avait révélé une partie de son histoire; il avait prêché le retour à la terre dans un roman émouvant. Rien de tout cela ne lui donnait droit aux consécérations populaires qui n'allaient alors qu'aux politiciens bavards et stériles. Une autre génération est venue qui pèse autrement le mérite. Et Gérin-Lajoie a eu sa juste récompense de gloire.

C'est tant mieux. Nous faisons volontiers nôtre le voeu formulé l'autre jour par M. l'abbé Camirand. Que la vieille maison des Gérin devienne un monument historique. Le peuple apprendra une fois de plus, par cette consécration, de quoi est fait le solide mérite.

PAROLES D'ADIEU

La douceur poignante de l'évocation, qui ne l'accueille lorsque de chers visages émergent soudain de l'ombre! Nos morts se révèlent à nous par une clarté fidèle: le halo du souvenir. Subtilement, elle nous pénètre. La forme des aimés habite nos esprits que tourmente l'absence, nos coeurs que déchire le silence des lèvres scellées.

Chère et grave Laure Conan, avec quelle mélancolique tendresse nous vous évoquons. Docile à l'appel, vous glissez lentement devant nous. Nos yeux se souviennent de chacun de vos traits, de chacun de vos gestes. Et ce qui nous étreint si douloureusement l'âme, c'est avant tout la vision de l'amie, de l'amie parfaite que vous fûtes, et dont on nous a ravi la présence et la voix.

Parce que vous étiez d'une rare sincérité, ô Laure Conan, vous ne prodiguez pas votre amitié. Pour ceux qui la connurent, elle fut une grâce heureuse, une lumière, une source de ferveur. Ce noble sentiment vous avez su ne jamais le troubler. Vous craigniez ces nuages légers, angoisse des délicats. Vous évitiez ces à-coups tyranniques qui dépriment les âmes en les asservissant. Votre amitié, dirais-je enfin, ce fut un beau chemin tout droit, clair, chargé de souffles discrets, ferme sous les pas, allant vers quelque pur sommet.

Nous frappions souvent à votre porte. Nous entrons dans la petite chambre très simple du Couvent de Lourdes, à Montréal, où vous habitiez si volontiers les dernières années de votre vie. Nous avançons,...

vosre haute silhouette se dressait devant nous. Les ans pouvaient toucher, blesser vosre prestance, ils n'osaient courber vosre front, vos épaules, qui avaient la résistance de nos chênes ombreux.

Vous vous empressez, toujours courtoise sous vos allures de moniale, légèrement distante. Vous nous regardiez. Vous riez, d'un rire un peu court, agréablement frais. Bientôt, avec cette puissance de vie intérieure qui vous caractérisait, vous vous ressaisissiez, vous portiez au loin vosre regard, vous refaisiez vosre habituelle atmosphère de recueillement. Une remarquable sérénité baignait vosre visage, la sérénité des croyants profonds ou des saints. Nous étions conquis. Nous livrions notre âme. Elle seule vous intéressait et nous le divinions. Ah! le flot du bavardage humain s'arrêtait sur le seuil de vosre retraite, claire cellule d'écrivain, clos abri de mystique discrète. Tout y semblait hostile à l'artificiel, à la frivolité aimable, aux pauvres et futiles mondanités.

Parliez-vous beaucoup ou peu, Laure Conan? Qui le dira? Vous pensiez tout haut devant nous. Le silence feutraît chaque élan de vosre intelligence méditative. Vous nous entraîniez, — nous en étions un peu effrayées, parfois, — dans ces régions où on ne se trompe guère sur les valeurs humaines véritables, où le plaisir est fait de tout autre chose que d'illusion. Et si, manquant de cette vigueur d'âme qui permet de respirer à l'aise dans toutes les altitudes, nous ne vous suivions plus, vous en demeuriez étonnée, ne comprenant nullement la faiblesse de notre souffle. Et vite, un peu confuse, nous masquions notre vertige sous l'admiration que nous inspirait vosre esprit, si parfaitement stable sur les hauteurs.

O grave amie, quelles leçons de beauté morale, de force, de lucide vision demeuraient pour nous vos entretiens! Vous ne vous en doutiez guère. Exemptes de verbiage, même éloquent, vos paroles se groupaient en petites phrases brèves et rares, riches de sens, visant droit à l'âme. Comment n'en aurions-nous pas gardé le souvenir, nous en vivions, à notre insu ou non. Nous assimilions peu à peu cette nourriture substantielle, inaccoutumée, qui tonifiaient nos nerfs aigus de modernes.

Parfois, au cours de vos lectures,—vous fûtes jusqu'à la fin, une liseuse assidue,—vous étiez frappée par quelque noble mot. Le saisissement durait-il? Il vous fallait nous communiquer votre émotion. Vous en frémisiez comme au premier instant. Il me souvient de cette pensée que vous me rapportiez un jour: "Écoutez, mon amie, me dites-vous, écoutez ce cri d'un saint. Il est d'une bien touchante délicatesse. "Maître, ô maître adoré, je voudrais vous donner tout l'amour qui se perd le long du chemin." Vous ajoutiez, baissant votre voix fervente: "Donner tout l'amour qui se perd, quelle incomparable offrande!" Puis, ce fut le silence. Il abritait mal votre émoi. Comme j'aurais craint le bruit puéril des mots, votre âme brûlait si près de la mienne!

Et cette effusion d'un saint, chère Laure Conan, vous me l'assurâtes ce soir-là, allait clore votre livre L'Obscure souffrance. Les derniers feuillets du manuscrit reposaient encore sur votre table.

Oui, le surnaturel alimentait presque seul votre esprit et nous ne nous y trompions pas. Vous vous y réfugiez comme en un port que la brise du large enveloppait, dont l'horizon merveilleux retenait captives les chercheuses d'infini, les blessées du divin.

Oublier ou méconnaître en vous ce trait serait une étrange omission, un peu vaine, une attristante injustice. Vos amis attentifs ne vous appauvriraient pas ainsi.

*
* * *

Évoquons-nous un moment l'écrivain, l'auteur de ces oeuvres délicates, ornées, que l'on accueillait, avec une joie mystérieuse? On pressentait si bien, Laure Conan, que votre pensée vigilante, faiseuse d'ordre et de sincérité, atteindrait en nous quelque noble fibre, engourdie par trop de nonchalance spirituelle.

Mais aujourd'hui, tout à notre douleur, nous ne prendrons entre nos mains ferventes que les plus aimés parmi vos livres aimés. Celui-ci, voyez: il fut écrit aux heures de votre jeunesse, qui fut pensive, ardente, délicieusement romantique. L'ombre lamartinienne flottait autour de votre table de travail. Elle dut tressaillir lorsque dans l'or d'un délicat crépuscule parut Angéline de Montbrun. "Elle portait, disiez-vous, une robe de mousseline blanche, et le vent du soir jouait dans ses beaux cheveux flottants." C'était une soeur harmonieuse de Graziella, ou... une nouvelle et rêveuse Lucie à laquelle aurait souri Musset. Nous l'avons aimée, certes, cette Angéline dont les yeux "semblaient de ces beaux lacs perdus au fond des bois, de ces beaux lacs qu'aucun souffle n'a ternis." Nous étions ravis de sentir sous sa mélancolie un moi lucide, tendre, ferme et fier sous la disgrâce soudaine. Ses confidences, nous les appelions, le deuil de son coeur, nous l'avons pleuré, et le chant de ses paroles qu'il nous a longuement bercés.

Souhaiterez-vous avec nous, Laure Conan, que l'âme frémissante d'Angéline se penche, parfois, vers les nôtres? Elles ne savent plus comme la sienne, se fixer, être patientes, attentives, fortes. Le tumulte de la vie brillante, une extériorisation un peu vaine les enchaînent aux apparences.

Et vous, jeunes filles, si réalistes sous la grâce de vos vingt ans, ne souriez plus du romantisme très doux d'Angéline. Que vos petites mains impérieuses feuilletent souvent le journal qu'elle vous livre. Il vous créera, chaque fois, un peu de supériorité morale.

Cet autre et mince volume que je presse avec douceur, le reconnaissez-vous, ma grave amie? Vous avez ciselé avec amour L'obscur souffrance. Vous nous en avez fait le rare don au soir de votre vie. Vous semblez émue. Souvenez-vous, vous me regardiez ainsi, lorsque l'ayant lu à votre demande, je vous en parlai pour la première fois. La poignante lecture! Je vous dis avec feu mon sentiment sur ces soixante pages substantielles, condensées avec art. J'y trouvai discrètement unies les voix de la pitié et de la foi. Elles transformaient un désespoir sans éclat. Elles en faisaient de la beauté méritante. "L'obscur souffrance, vous dis-je, ennoblira bien des douleurs. A chaque ligne près, se rencontrent de ces mots décisifs, que l'on attend pour relever un front déchiré."

Ajouterai-je, aujourd'hui, que cette oeuvre m'apparaît ainsi qu'un testament spirituel très cher. O Laure Conan, vous avez été à vingt ans l'exubérante et noble Angéline de Montbrun! Au seuil de la vieillesse, vous êtes devenue le maître en spiritualité que l'on s'étonnait de trouver en la jeune Faustine de L'obscur souffrance.

Angéline de Montbrun, *lyrisme musical et élevé de votre aube littéraire*, L'obscur souffrance, riche effusion méditative de vos derniers ans, voilà les deux legs de la chrétienne incomparable que vous avez été, et que servit noblement l'écrivain. C'est une abondance mystique dont nous ne saurions mesurer l'entier rendement sauveur.

Peut-être devinez-vous, chère Laure Conan, pourquoi mes doigts frémissants ne se sont pas encore posés sur ce pur camée, chef-d'oeuvre de notre littérature: L'Oublié. C'est qu'en lui vous revivez toute, saisissante amie de la patrie canadienne. Vous l'avez aimée avec une telle plénitude, la patrie, votre culte fut si clairvoyant en tout ce qui la touchait, que souvent nous en avons été secoués d'un long frisson. Aux ancêtres, dont l'héroïsme et le martyre furent choses toutes simples, et qui firent de notre histoire "une épopée mystique" sans égale, vous étiez attachée par toutes les fibres de votre être. Quelques amis qui eurent comme moi la douceur de vous entendre évoquer Champlain, Maisonneuve, ou ce jésuite-martyr, Charles Garnier, — que vous priiez avec tendresse, m'apprîtes-vous un jour, — ne pourront oublier quelle merveilleuse symphonie se jouait en nos coeurs en vous écoutant. Vous ajoutiez à la musicalité de ces instants par votre ardent visage, votre voix tour à tour grave, sonore ou éteinte.

Je m'attendrissais de votre privilège qui vous faisait entendre nettement les messages des aïeux. Je songeais que nous avions en vous un être d'exception, dont c'était la mission de relier l'héroïque passé féminin au présent. Il fallait interrompre le silence de ces générations de femmes vaillantes, aimant

l'ombre, qui avaient suivi le passage des grandes héroïnes. De pures traditions s'enlisaient, dans l'indifférence ou l'ignorance. Un verbe harmonieux, direct, réveillerait ces forces assoupies.

En vous, Laure Conan, tout semblait confirmer cette vue intuitive. Vous aviez une personnalité à nulle autre semblable. Vous montriez ce calme souverain des âmes qui dépassent leur époque. Vous dominiez son tumulte, ses haines et ses affections houleuses. Ils se brisaient contre votre assurance spirituelle, néanmoins clairvoyante. Vous apparaissiez douée de ces qualités représentatives d'une race et d'un sol. Votre plume, au style souvent lapidaire, c'était de l'énergie, de la clarté, du sacrifice méritant, un mysticisme sauveur. Et même votre attitude physique, presque hiératique à la fin de votre vie, imposait son prestige. Ces rares particularités vous isolaient bien un peu. Et cet isolement nous permettaient de mieux apprécier votre supériorité.

Maintenant que vous nous avez quittés, mon amie, et que vous n'en sauriez être troublée, — car vous étiez timide, tout hommage vous saisissait, — laissez-nous saluer en vous une grande canadienne. Les figures nimbées de l'Oublié, Close, Maisonneuve, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Le Moyne, Brigeac, vous hantaient familièrement. Comment s'en étonner? En vous brûlait le même feu d'héroïsme, en vous se continuaient sans défaillance les mêmes vertus, le même patriotisme, la même foi.

*
* *

Soyez bénie d'avoir longtemps habité parmi nous, de nous avoir raconté votre âme, qui semble souvent l'âme féminine canadienne elle-même.

Sur votre tombe, ô solitaire de la Malbaie, nous nous agenouillons avec douleur. Des rayons s'échappent déjà de ce coin d'enclos où vous reposez. Nous nous disons, le coeur soudain moins lourd, que la mort effleure d'une aile passive, impuissante, les âmes vouées aux enseignements dont une patrie doit vivre.

Marie-Claire DAVELUY.

Montréal, 30 août 1924.

"LE FRANÇAIS PAR LA CONVERSATION"

(par Brunet et Ferguson)

Voici que presque tous les Anglo-Canadiens qui reviennent d'Europe, nous confessent par le temps qui court, la quasi-nécessité, pour un voyageur bien élevé de parler français. Si vous connaissez quelques Anglais à la veille de s'embarquer, recommandez-lui chaudement le manuel de Brunet et Ferguson. Ce manuel, qui est surtout l'oeuvre de M. Godias Brunet, aujourd'hui professeur de français à l'école Lord Selkirk de Winnipeg, est vraiment bien fait. L'on y trouve une longue série de sujets de conversation, des exercices de lecture, un précis de prononciation, un précis de grammaire, un recueil de nos chansons canadiennes avec musique, puis un vocabulaire, bref, tout ce qui est indispensable pour se donner en Europe la mine d'un civilisé. Le tout en 254 pages joliment imprimées, bien aérées. Ce manuel servira la cause française dans l'Ouest. Il fait honneur à M. Brunet qui a déjà rendu de grands services à l'enseignement du français dans le Manitoba.

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE

Jacques Brassier en dit un mot dans sa *Vie de l'Action française*. Que l'on veuille bien penser à la diffusion de l'Almanach comme à la propagande la plus urgente dans le moment. Notre peuple lit une presse si malsaine. La diffusion de la bonne lecture et particulièrement de la bonne lecture patriotique devient un devoir pressant. Quel est celui de nos abonnés qui ne peut nous vendre quelques "Almanachs de la langue française"?

L'ACTION FRANÇAISE

182

LE CAPITAL "SANTÉ"

[Nous recommandons ailleurs les ouvrages du Dr Hector Palardy sur l'hygiène. Voici ce qu'en dit le Dr Alphonse Lessard, directeur du Service provincial d'hygiène]:

L'existence moderne, dévorante et trépidante, est ruineuse pour la santé. Pareille à quelque puissante machine dont la vitesse est en raison directe du combustible consommé, elle tourne, d'autant plus active qu'elle brûle davantage. Seulement ce qui brûle ici n'est ni du charbon, ni du mazout, ni de la gazoline, ce sont nos forces, c'est notre activité.

La jeunesse d'aujourd'hui, même la jeunesse dite sportive, est-elle, dans l'ensemble, comparable, comme énergie laborieuse, comme effort utile, aux générations précédentes? Plusieurs en doutent.

Sans doute, on ne peut songer à remonter le courant actuel ni à modifier la vie du monde. Mais peut-être est-il possible d'en atténuer les effets pernicieux, de les réduire au minimum par une hygiène judicieuse.

Voilà le vrai but de la science médicale: prévenir plutôt que guérir, et pour cela faire pénétrer dans tous les milieux les notions élémentaires d'hygiène, en imprégner en quelque sorte la vie courante, les incorporer aux connaissances usuelles, aux habitudes et aux traditions.

Mais pour atteindre un pareil résultat il faut plus que la propagande, si intense et durable qu'on la suppose, il faut atteindre l'enfant et préparer dans les jeunes esprits le terrain où, demain, les principes ger-

meront et produiront des fruits pratiques. En d'autres termes, il faut introduire l'hygiène dans les programmes scolaires, l'y introduire sous une forme claire, vivante, ni trop aride ni trop diffuse; il faut amener les enfants à réaliser dans leur vie cet enseignement, à s'en inspirer sans cesse.

Cela c'est l'oeuvre du maître. Mais il faut lui faciliter la tâche, c'est-à-dire mettre à sa disposition un manuel approprié aux leçons qu'on lui demande.

Or, ce manuel existe, il a été écrit chez nous et pour les écoles de chez nous. Il s'appelle les "Cause-ries sur l'Hygiène" et a pour auteur le Dr Hector Parlardy, inspecteur du Service d'Hygiène de la Province de Québec.

Il se présente en un coquet volume de 350 pages déjà introduit et employé avec succès dans de nombreuses institutions d'enseignement; il a de plus l'approbation du Conseil de l'Instruction Publique comme livre du maître dans les écoles primaires; il est même répandu dans le public où beaucoup de pères et de mères de familles tiennent à l'avoir sous la main.

Le titre indique bien la forme choisie par l'auteur, qui a donné ses leçons avant de les publier. Ces causeries ont la sanction de l'expérience et leur ton libre, familier, n'exclut nullement l'exactitude scientifique ni l'esprit immédiatement pratique. Suivons donc le "Causeur" à travers le plan qu'il s'est tracé.

Il indique tout d'abord ce qu'il entend par l'hygiène et il en fait voir l'importance. De là, il étudie brièvement le merveilleux mécanisme du corps humain. Et c'est déjà de la haute hygiène que cette révélation de l'être parfait qu'il faut préserver ou restaurer, mais que, pour cela, il faut au moins connaître. Grâce à ces

notions préliminaires, on comprend mieux le rôle des "auxiliaires de la santé", des éléments naturels favorables, des facteurs du bien-être qu'il faut procurer au corps avant de lui demander des services. Que pourra faire, en effet, un organisme, même exempt de tares ou de maladies, s'il n'est pas convenablement pourvu d'air, d'eau, de chaleur, de lumière, de nourriture, de vêtements, si on néglige de l'abriter, d'équilibrer son repos et son activité?

De même ces notions nous arment mieux contre les "ennemis de la santé", s'agit-il des défauts inhérents à la nature, des poisons internes ou externes, des germes de maladies contagieuses, des accidents. Presque tous ces ennemis peuvent être dépités et sinon entièrement vaincus, du moins rendus moins nuisibles, de façon à laisser au corps son maximum d'énergie productrice.

Ce résumé, pour succinct qu'il soit, laisse deviner l'intérêt et la tenue morale du manuel du Dr Palardy. Il convient de l'en féliciter. Il a tenu à ce que ces "Causeries" fussent accessibles à tous. Pas un mot qui puisse troubler une imagination d'enfant, aucune concession à des théories modernes qui, sous prétexte d'éclairer, étalent devant des intelligences insuffisamment préparées des détails par trop réalistes. Les notions indispensables relatives aux questions sexuelles, à la génération, aux maladies vénériennes, à l'hygiène prénatale ou infantile ont été tirées à part de façon à n'être offertes qu'à bon escient.

De même, plusieurs études particulières sur l'hygiène du travail, du cancer, du goître, du coeur, des reins, sur les stupéfiants, études qui auraient surchargé le manuel, ont été ou seront publiées en plaquettes

séparées. Disons pourtant que ces études réunies concourront à faire une sorte d'encyclopédie hygiénique très complète et très au point.

Nous soulignons avec plaisir cet effort des plus méritoires. Outre l'honneur qu'il apporte à notre corps médical canadien-français, l'esprit pratique dont il procède, s'inspire du patriotisme le plus efficace. Travailler à constituer ou à maintenir une race saine, forte, vivace, féconde, sans la priver en rien des bénéfices du progrès moderne, c'est une oeuvre nationale qui en vaut bien d'autres. Ecrit pour nous et chez nous, ce livre bien français nous libère des ouvrages anglais ou américains, ou même des ouvrages français qui, forcément, ignorent les conditions spéciales de notre vie.

Concluons donc sur un voeu: celui de voir les "Causeries sur l'Hygiène" entrer officiellement dans nos écoles. Elles n'y peuvent accomplir que de l'excel-lente besogne.

Dr Alphonse LESSARD,

Directeur du Service provincial d'hygiène.

LE "COMITE DE PROPAGANDE CANADIENNE-

FRANÇAISE EN FRANCE"

Notre ami Jean Bruchesi partira dans quelques semaines pour un séjour d'études de trois années à Paris. Ancien étudiant d'Action française, il veut bien se charger de réorganiser là-bas notre "Comité de propagande" resté en vacances depuis deux ans. Nous savons qu'il se passe actuellement des choses plus que singulières en France. Les maîtres actuels de la politique française se moquent de l'opinion et paraissent prendre plaisir à nous faire désespérer du bon sens français. Dans notre pays ils vont ruiner tout le travail qui s'était fait depuis la guerre pour nous rapprocher de la France. Il reste pourtant là-bas une élite catholique qui est la première du monde, si peu nombreuse soit-elle. Avec elle nous avons intérêt à ne pas rompre les ponts.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE

Nous sommes à préparer avec diligence l'*Almanach de la langue française* pour l'année 1925. Nos amis se rappellent l'accueil qui fut fait à celui de l'année dernière. Dans la *Rente*, M. Olivar Asselin saluait l'apparition de l'*Almanach* comme un événement littéraire. Et il ajoutait: "L'édition 1924, qui vient de paraître, réalise à peu près parfaitement la formule idéale d'un ouvrage de cette nature, c'est-à-dire l'agrément de la forme allié au sérieux du fond. De perfectionnement en perfectionnement, l'*Almanach de la langue française* en est bientôt arrivé à être un guide indispensable — du moins au plus grand nombre — de la pensée et de l'action française au Canada". De l'Illinois, l'un de nos amis qui ne peut écrire en français, mais qui achète régulièrement notre Almanach, l'appelait une "wonderful publication" et eût voulu le voir répandu à profusion dans sa région et jusque dans la Louisiane.

L'*Almanach* de 1925 ne sera pas inférieur, croyons-nous, à celui de l'an dernier. Nous faisons même tout notre possible pour marquer un nouveau progrès, et faire plus que jamais de notre publication "le guide indispensable de la pensée et de l'action française au Canada". Que nos propagandistes veuillent se préparer tout de suite à la besogne. L'expérience du passé nous prouve qu'avec de la constance et de l'activité, une publication comme l'*Almanach de langue française*, peut atteindre à la grande diffusion. Il faudrait le faire entrer dans tous les foyers canadiens-français. Nous avons encore tout à faire pour redonner à notre peuple la préoccupation patriotique. Que tous nos amis nous viennent en aide. Quel est l'homme de bonne volonté qui ne pourrait vendre autour de lui une douzaine d'*Almanachs*? Combien de marchands pourraient distribuer à leur clientèle ce petit cadeau qui coûte moins cher qu'un calendrier !

NOS AUTRES PUBLICATIONS

La deuxième série de *Notre légende dorée* est actuellement en vente. Nous avertissons nos amis les collégiens que nous avons édité au cours des vacances et spécialement à leur intention, une très jolie traduction en prose de l'*Evangéline* de Longfellow qui se vend la bagatelle de 25 sous. A l'heure où l'on comprend la nécessité d'un plus étroit rapprochement entre

tous les groupes de race française au Canada, il appartient à la jeunesse de s'initier le mieux possible à l'histoire acadienne.

On trouvera encore à la librairie de l'Action française, plusieurs sortes de cartes postales pour la propagande. Nous recommandons particulièrement nos cartes de "Scènes canadiennes", et du "Vieux Montréal". Le prix en est tout à fait modique: une série (6 cartes) 10 sous; 12 séries au choix, \$1.00; 100 séries au choix, \$7.50.

Nous tenons toujours à la disposition de notre clientèle, nos cartes-correspondance à mot d'ordre et à l'effigie de Dollard. En joli bristol blanc, ces cartes à mot d'ordre serviront à enfoncer dans l'esprit public quelques formules lapidaires, rappels de nos devoirs actuels à l'égard de la race. Ces cartes ont déjà obtenu un grand succès. Il faut qu'elles se répandent davantage pour populariser les consignes de nos chefs. Qu'on veuille prendre note qu'elles se vendent, elles aussi, à un prix des plus modiques: 50 cartes pour 35 sous; 100 pour 60 sous; 1,000 pour \$5.00.

Nous avons déjà publié séparément *Chez nous* et *Chez nos gens* de M. Adjutor Rivard, nouvelle édition de l'Action française avec de jolies illustrations de Mlle Berthe Le Moyne. Nous mettons actuellement ces deux petits livres sous même couverture, afin de répondre au désir d'un grand nombre. Cela veut dire que les petits livres de M. Rivard n'ont pas fini de connaître le succès. Et nous croyons que c'est faire de l'action française et de la meilleure que de répandre cette oeuvre d'un régionalisme si sain et d'un esprit si rafraîchissant.

Parmi les éditions qui s'en viennent, nous espérons pouvoir ajouter à notre *Bibliothèque de l'Action française*, deux romans canadiens signés de noms d'auteurs déjà haut cotés dans les lettres canadiennes. Nous préparons aussi des cartes-correspondance à mot d'ordre pour jeunes filles avec effigie de Jeanne Le Ber. Et pas n'est besoin de dire que l'Action française aura son calendrier pour 1925 comme elle eut celui de Dollard l'an passé.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

La Vie de l'Action française, (livraison de juillet 1924) contenait, touchant cette institution, quelques remarques. Certains gens, paraît-il, en rapprochant ces remarques d'autres entrefilets de cette *Vie de l'Action française*, ont donné à cette expression d'opinion une portée qu'elle n'avait pas. Nous avons l'habitude à l'Action française de dire les choses clairement; nos lecteurs ne sont pas obligés de s'ingénier pour trouver notre pensée.

Cet entrefilet sur la *Banque Canadienne Nationale*, ainsi que la lettre de notre secrétaire, en date du 14 juillet 1924, reproduite également dans la livraison de juillet, se rattachent, en somme, à une question fort simple. Les banques anglaises, pensons-nous, n'auraient pas dû avoir la permission de traduire leur nom. De la sorte on ne verrait pas, par exemple, dans l'est de la cité de Montréal, des indications comme "La Banque de Montréal", "La Banque Royale du Canada", "La Banque du Commerce", et nos gens n'iraient point leur porter leur épargnes avec la conviction qu'ils les ont confiées à des institutions canadiennes-françaises. Il eût fallu de même interdire aux banques canadiennes-françaises de traduire leur nom, les obligeant de la sorte à faire toutes leurs affaires sous leur nom corporatif français. Ce serait une manifestation de confiance en nous-mêmes.

Lorsque la Banque d'Hochelaga voulut changer son nom en celui de "Banque Canadienne Nationale", les remarques que nous avons faites n'avaient pas d'autre but que de mettre en lumière cette opinion. On nous dit, qu'il est trop tard pour remonter le courant. Des banques anglaises ont obtenu la permission de traduire leur nom; se prévalant de ce droit, elles font maintenant affaires dans des milieux canadiens-français, sous des noms français, bien que ces institutions soient contrôlées par l'élément anglais. Suivant cet exemple, la *Banque Canadienne Nationale* prétend qu'elle se trouve dans une situation injuste s'il lui est interdit dans les milieux anglais de traduire son nom. C'est un aspect de la question et qui peut être soutenu.

Notre secrétaire avait également suggéré comme nouveau nom de la Banque d'Hochelaga: *Banque Nationale du Québec*. A cette proposition l'on oppose que les mots *Banque Canadienne Nationale* faciliteront davantage les affaires que cette institution peut poursuivre hors du Canada, aux Etats-Unis ou en France, par exemple. Il se peut.

Encore une fois, il ne s'agit là que de l'un des moyens que peuvent prendre les Canadiens français pour manifester leur activité dans le domaine économique. Question importante et qui peut être publiquement discutée sans que ceux qui s'y trouvent intéressés y voient un reproche à leur patriotisme. Dans le cas actuel, cette pensée ne pouvait venir à l'esprit de ceux qui suivirent les directeurs de la *Banque Canadienne Nationale* dans leurs efforts à promouvoir l'essor économique de nos gens. Nos lecteurs, tout particulièrement, n'ont pas oublié les idées de haute tenue nationale, exprimées à ce sujet par quelques-uns des esprits dirigeants de cette banque, notamment par son gérant, M. Beaudry Leman, ici même, quand il honora l'*Action française* de sa collaboration.

NOTRE "COMITE DE LA LANGUE FRANÇAISE"

Notre ami, Hermas Bastien s'est remis à l'oeuvre, dès la rentrée des vacances, pour parfaire l'organisation de son "Comité de la langue française". Par ce comité, qui sera composé de grammairiens et de linguistes distingués, nous voulons pouvoir répondre aux consultations nombreuses qui nous sont faites sur des questions de langue. Et notre ambition est aussi de prendre les devants, de continuer la besogne qu'a faite ici avec tant de brio Pierre Homier et d'apprendre à nos gens à remplacer peu à peu par le terme français, tant d'anglicismes qui déparent notre parler. Dès maintenant l'on peut adresser à M. Hermas Bastien, "Comité de la langue française", 369 rue Saint-Denis, Montréal, toute demande de renseignements. Les réponses seront faites par lettre ou paraîtront dans la revue.

NOS GROUPES D'ACTION FRANÇAISE

Nous savons que tous se remettent actuellement à la besogne. Avons-nous besoin de leur signaler comme première besogne urgente: la diffusion de l'*Almanach de la langue française*? Qu'ils ne l'oublient point: l'*Almanach* est l'un de nos premiers moyens pour déborder l'action de la revue et atteindre le peuple. Que chacun cherche dans sa région le meilleur moyen de propagande en se donnant comme but de dépasser encore la vente de l'année dernière.

L'un de nos ligueurs nous écrit ces lignes qui nous ont remplis de réconfort: "Je souhaite que notre petit groupe se maintienne solide par la conviction, le dévouement et l'appui en Dieu! Pour ne pas nous laisser vaincre par les obstacles intérieurs, les plus à craindre, nous tâcherons, pendant les vacances, d'aller nous retremper à la retraite fermée. Si tous nos membres pouvaient s'y rendre, il me semble que notre marche en avant, l'année prochaine, serait assurée."

Comme ce ligueur d'action française a raison! Le dévouement persévérant ne trouve bien son appui que dans les forces surnaturelles. Et quand l'on entreprend une chose aussi grave que celle d'agir sur l'opinion publique, qui voudrait se passer des lumières que le contact avec Dieu met dans d'esprit?

LA PRIERE POUR LA PATRIE

Notre mot d'ordre du mois d'avril dernier où nous demandions à la jeunesse d'ajouter à sa fête de Doléard, une prière pour la patrie, nous a valu de la part de l'un de nos amis une intéressante communication. Elle nous arrive sous la for-

me d'un petit feuillet imprimé avec ce titre: *Pieuse convention pour le bien du pays*. Voici le but des associés: "Aider à l'accomplissement de la mission de notre nationalité, fortifier chez notre peuple les vertus sociales, détruire nos défauts nationaux, réparer les outrages faits à Dieu par nos compatriotes. Et voici le moyen d'action: il n'y en a qu'un mais combien surnaturel!—: "Communier, à date fixe, une fois le mois, à ces intentions générales, que la dévotion de chacun pourra spécifier davantage".

Cette convention qui porte imprimée l'approbation de Monseigneur l'Archevêque de Montréal, est datée du 22 février 1909. Si nous sommes bien renseignés, ce pacte de prière fut formé, en ce temps-là, par quelques collégiens de Montréal dont le beau geste mériterait assurément des imitateurs.

"L'ACTION FRANÇAISE" A LA SEMAINE SOCIALE

En ramassant ses impressions d'ensemble sur la Semaine sociale de Sherbrooke, M. Ferdinand Bélanger écrit dans l'"Action catholique": "Pour terminer, nous avons remarqué qu'une petite revue canadienne fut citée non moins de six ou sept fois, dans les cours de messieurs les professeurs de la Semaine sociale. Nous marquons notre étonnement. Cette revue, en effet, ne possède aucun des brevets qui recommandent ces sortes de personnes morales; elle n'est pas universitaire, officielle ou mondaine; en outre elle est d'un format plutôt modeste, et ne paraît qu mensuellement. Vous déchiffrez l'énigme vous-mêmes: il s'agit de l'"Action française".

Nous remercions notre excellent ami de ce compliment si gentiment tourné. Que nos propagandistes y trouvent un motif nouveau de s'attacher à leur revue et de travailler à la répandre.

Jacques BRASSIER.

En vente à la librairie de l'Action française

LE LAROUSSE UNIVERSEL

Encyclopédie d'après-guerre en deux magnifiques volumes, près de 2,600 pages, 27,000 gravures, 72 planches et cartes en couleurs, 112 planches en similligravure (647 chefs-d'oeuvre des musées), 800 planches et cartes en noir.

Relié demi-chagrin (reliure artistique de G. Auriol).

Prix d'ouverture \$15.00

Profitez de l'aubaine dès maintenant, car il se vendra sous peu, \$19.00.

L'impérialisme d'Israël, Roger Lambelin..... .75

Aricie Brun, (Prix du roman, Académie française),
G. Henriot..... .75

Soirées du Grammaire Club, (15e édition), Jacques Bou-
lenger et André Thérive..... .75

Entretiens sur la grammaire française (40e mille), par
Abel Hermant..... .75

L'Angleterre d'aujourd'hui, André Siegfried..... .75

Origines religieuses du Canada, par Georges Goyau..... .75

Nous rappelons à tous nos amis que nous vendons de magnifiques cartes postales, fini sépia, trois séries de six cartes chacune.

Scènes canadiennes

Le vieux Montréal

Sujets historiques

Une série, 6 cartes..... .10

12 séries, au choix..... 1.00

100 " " " 7.50

Cartes mots-d'ordre à correspondance, joli bristol blanc à l'effigie de Dollard. Dix mots-d'ordre en formules lapidaires.

50 cartes..... .35

100 " 1.00

1000 " 5.00

Bouquinez à l'Action française.

EXTRAIT DU TRAITE DE WASHINGTON DE 1854

PARTIE DOCUMENTAIRE

A PROPOS DU SAINT-LAURENT

On a pu voir, par quelques dépêches récentes parues dans les journaux, que le creusement ou le barrage du Saint-Laurent reste toujours une question d'actualité. Nos amis les Américains ne sont pas hommes à lâcher prise si tôt. Il n'est pas sans intérêt de connaître exactement les fluctuations de notre diplomatie, quant aux droits conférés à nos voisins sur notre fleuve. Les voici telles que nous les révèlent les divers textes des traités:

EXTRAIT DU TRAITE DE WASHINGTON DE 1854

IV. It is agreed that the citizens and inhabitants of the United States shall have the right to navigate the River St. Lawrence and the canals in Canada used as the means of communicating between the Great Lakes and the Atlantic Ocean, with their vessels, boats and crafts, as fully and freely as the subjects of Her Britannic Majesty, subject only to the same tolls and other assessments as now are, or may hereafter be exacted of Her Majesty's said subjects; *it being understood, however, that the British Government retains the right of suspending this privilege, on giving due notice thereof to the Government of the United States.*

(En retour droit correspondant de naviguer sur le lac Michigan.)

EXTRAIT DU TRAITE DE WASHINGTON DE 1871

XXVI. The navigation of the River St. Lawrence, ascending and descending, from the 45th parallel of North latitude, where it ceases to form the boundary between the two countries, from, to, and into the sea, shall *for ever* remain free and open for the purposes of commerce to the citizens of the United States, subject to any laws and regulations of Great Britain, or of the Dominion of Canada, not inconsistent with such privilege of free navigation.

(Le droit correspondant accordé sur le lac Michigan demeure révoquant par les E.-U. tous les dix ans.)

EXTRAIT DU TRAITE DE WASHINGTON DE 1909

Art. 1. The High Contracting Parties agree that the navigation of all navigable boundary waters shall for ever continue free and open for the purposes of commerce....

It is further agreed (même art. 1) that so long as this Treaty shall remain in force, this same right of navigation shall extend to the waters of Lake Michigan and to all canals connecting boundary waters, and now existing or which may hereafter be constructed on either side of the line....

Art. 5. The United Kingdom, by the Dominion of Canada, or the Province of Ontario, may authorize and permit the diversion within the Province of Ontario of the waters of said river above the Falls of Niagara for power purposes, not exceeding....

LES "ORIGINES RELIGIEUSES DU CANADA"

Nous recommandons de nouveau cet ouvrage de M. Georges Goyau, le plus beau peut-être qu'une plume française ait écrit sur le Canada. Les ouvrages de Rameau furent sûrement des ouvrages d'un noble historien qui prit la peine d'aller aux sources et nous révéla d'intéressants aspects de notre passé. A la précision scientifique de Rameau, M. Georges Goyau ajoute ses remarquables qualités d'écrivain. Son livre a tous les mérites de l'oeuvre française: il a l'ordonnance impeccable et la noble simplicité du style. Ce serait faire une oeuvre excellente que de répandre à profusion les "Origines religieuses du Canada". Nous y prendrons une vue très haute de notre passé, de la mission de notre race. Notre fierté française en sera tonifiée.



RENOUONS LA TRADITION

Notre force financière favorisera puissamment nos progrès matériels et même intellectuels. L'une des causes de notre faiblesse relative, c'est que nous avons perdu les bonnes habitudes d'épargne que nos pères tenaient de leurs aïeux français. Renouons la tradition. Rapprenons l'économie à nos enfants. Ouvrons-leur un compte d'épargne, où ils déposeront les millions de sous qu'ils gaspilleraient. Ils acquerront ainsi la notion de la valeur de l'argent et le sens de l'économie. L'ambition leur viendra d'arrondir leurs dépôts. Si bien qu'au bout de quelques années, chacun aura à son crédit un joli pécule, et le groupe canadien-français disposera d'une somme importante.

La Banque d'Hochelaga, avec laquelle s'est fusionnée la Banque Nationale, et dont l'actif dépasse 120 millions, offre, pour le succès de cette oeuvre nationale, la collaboration de son personnel diligent. Dès demain, amenons nos enfants à la succursale la plus proche.

**Mathématiques, sciences, lettres et langues
en français et en anglais.**

**Préparation aux examens. Cours classique.
Cours commercial. Leçons particulières.**

RENÉ SAVOIE, I. C. et I. E.

Bachelier ès-arts et ès-sciences appliquées

238, rue Saint-Denis

Téléphone: Est 6162

MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'Ecole Française des Maîtres-Verriers au Canada.

.....Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

Vitraux historiques et mythologiques Verrières religieuses, genre mosaïque

.....sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

Hobbs Manufacturing Company Limited

MA in 0583

444, rue Saint-Jacques, Montréal.

AU QUEEN'S

Vous ne coudoieriez que des gens "bien"

La clientèle de ce restaurant célèbre est en effet distingué, de bon ton..... et fine bouche, car on y mange bien et bon.

Vous y prendrez vos repas "économiquement" — 75 sous le midi et \$1.00 le soir — dans une atmosphère de paix, de luxe et de respectabilité.

Et vous comparerez ensuite.

Allez au Queen's d'abord

HOTEL QUEEN'S

Direction et administration canadiennes-françaises

2, rue Windsor - - - MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

De nouveaux **CLIENTS**

pour vous...

La faveur et l'encouragement de nos lecteurs vous est acquise, si vous faites de la publicité dans

l'Action française

Annoncez-y avec persévérance, et vos suggestions d'achat — habilement faites — seront écoutées à coup sûr par nos abonnés: professionnels aisés, employés aux salaires rémunérateurs.

Tous, du reste, ont de l'argent à placer... ou à dépenser. Prospectés intéressants à cultiver, n'est-ce pas?

Vous ne les trouverez — aussi nombreux et aussi bien triés — que dans la seule

Action française

369, rue Sant-Denis - Montréal

TOUJOURS EN AVANT

THE
PRIMUS
Noir et Vert
naturel

En paquets
seulement.



Conserves
Alimen-
taires de
Fruits
et
Légumes
PRIMUS

POUDRE A PATE
CREME DE TARTRE
GELEES EN POUDRE

“PRIMUS”

La marque “PRIMUS” est une garantie de qualité et de pureté.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée

Maison fondée
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé.....\$5,000,000.00
Capital versé et Réserve.....\$4,500,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: L'hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltée), président “Société d'Administration Générale”; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président: M. W.-F. CARSLY.

Vice-président et Directeur général: M. TANCREDE BIENVENU, administrateur “Lake of the Woods Milling Co.”, administrateur “Crédit Foncier Franco-Canadien”.

M. G.-M. BOSWORTH, président de la “Canadian Pacific Steamships Limited”.

L'hon. NEMESE GARNEAU, C.L., Québec, président Les Prévoyants du Canada.

M. EMILIE DAoust, Président de la Librairie Beauchemin, Limitée, Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland Ltée.
BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président: L'hon. N. PERODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Vice-président: M. J. AUGUSTE RICHARD, administrateur de l'Université de Montréal; président “Fashion Craft Manufacturers Limited”.

Hon. E.-L. PATENAUDE, C.P., avocat, M.P.P., administrateur de l'Alliance Nationale.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Que voulez-vous devenir...

Chimiste ? Ingénieur ? Architecte ?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

L'École Polytechnique de Montréal

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide.

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

A l'école Polytechnique, vous n'acquerez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "en 6 mois, 25 leçons, succès garanti" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

M. Augustin FRIGON, directeur

Téléph. Est 3477

228, rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Écoles des Hautes Études Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIÉ en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIÉ en SCIENCES COMPTABLES et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIÉ en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Économie politique, Langues étrangères, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Etudes.